nnee. — N° 594.

(Étranger : 60 centimes.)

LA VIE AU GRAND AIR

Un Canot automobile rue de l'Université.

Les voitures et les canots automobiles rendirent de grands services pendant les jours néfastes où l'eau recouvrait une partie de Paris. et de la banlieue.

TIONS PIERRE LAFITTE & Cie
SS TOUT :: FERMES ET CHATEAUX :: FEMINA
SA :: LA VIE AU GRAND AIR :: LIVRES, ROMANS
en. des Champs-Élysées et 9, aven. de l'Opéra.

Abonn. : *France 24 fr. — Étranger 28 fr.*
Les abonnés bénéficient de 2 fr. par an sur les acheteurs au numéro et reçoivent en outre gratuitement les numéros spéciaux et de nombreuses primes dont la liste est envoyée sur demande.
Les abonnements d'un an peuvent être payés en deux fois.

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

FLIRT

PARFUM
ULTRA
PERSISTANT

ED. PINAUD
18, Place Vendôme . PARIS

L'ÉCONOMIE PAR LES
PNEUS CUIRASSE
CANNELÉE

DUNLOP

LA SÉCURITÉ
PAR LES PNEUS
FERRÉS CUIRASSE ARMÉE

PRENEZ GARDE, Mada

vous commencez à grossir, et grossir, vieillir. Prenez donc tous les jours dragees de **THYROIDINE BOUTY**, *et votre t restera ou redeviendra svelte. — Le flac 50 dragées est expédié franco par le,* **LABORATO 1, Rue de Châteaudun, Paris,** contre mandat-poste d **TRAITEMENT INOFFENSIF ET ABSOLUMENT CER** en ayant soin de bien spécifier : ***Thyroïdine B***

A. Formigny

La voiture de ville laplus agréable est le

Petit Landaulet

Vinot Deguingan

12 HP. 4 cyl.
29 Quai National Puteaux.

PARCS ET JARDINS

CRÉATION ET RESTAURATION
TRACÉS DE TOUS STYLES

E. REDONT

Architecte Paysagiste — Grand Prix
PARIS, 61, rue Louis-Blanc
le jeudi, de 10 heures à midi

ENTREPRISE GÉNÉRALE A FORFAIT
POUR LA FRANCE ET L'ÉTRANGER

Parcs de Sports ⌀ Terrains de jeux
Jardins de ville, de campagne
⌀ ⌀ ⌀ ⌀ et d'utilité. ⌀ ⌀ ⌀ ⌀

PLAQUES PAPIERS PRODUITS LUMIÈRE

Le VADE MECUM du PHOTOGRAPHE
est L'AGENDA LUMIÈRE 1910
Envoi franco contre 1f.10c adressé
à la SOCIÉTÉ LUMIÈRE à LYON-MONPLAISIR

Cycles Griffon
Courbevoie (Seine)

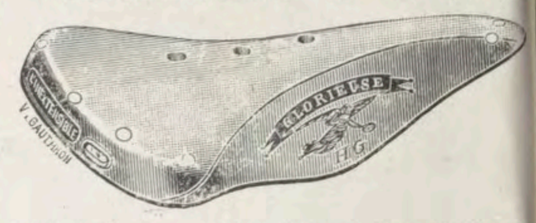
Cycles, Tricars, Trivoiturettes

GRIFFON

DÉTAIL
22, Av. de la
Gde-Armée.

La GRANDE NOUVEAUTE de L'ANNEE
en sellerie vélocipédique est la

Selle de Course "GLORIEUSE" H. G. N° 76



La Selle Glorieuse est lancée par la firme H. G. qui, depuis 1882, fabrique les célèbres selles marquées :
L'INEXTENSIBLE
VICTORIEUSE, MEILLEURE etc.
La Selle GLORIEUSE se trouve chez tous les Marchands et Commissionnaires

Exiger la plaque de garantie L'INEXTENSIBLE et les initiales H.G pour éviter les contrefaçons

---

POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Conservation. Blancheur des dents. Beauté éclatante des lèvres et de la bouche
Prix de la boîte, 2 fr. 50 franco.

EAU DENTIFRICE CHARLARD
Prix du flacon : 2 fr. 50
Pharmacie CHARLARD, 12, bd Bonne-Nouvelle

Ces deux produits, composés en 1765 par M. Charlard, prevôt du Collège des Pharmaciens de Paris jouissent depuis cette epoque de la faveur du public ; ils rendent les dents très blanches sans attaquer l'émail. — Pharmacie CHARLARD, 12, Boulevard Bonne Nouvelle, PARIS.

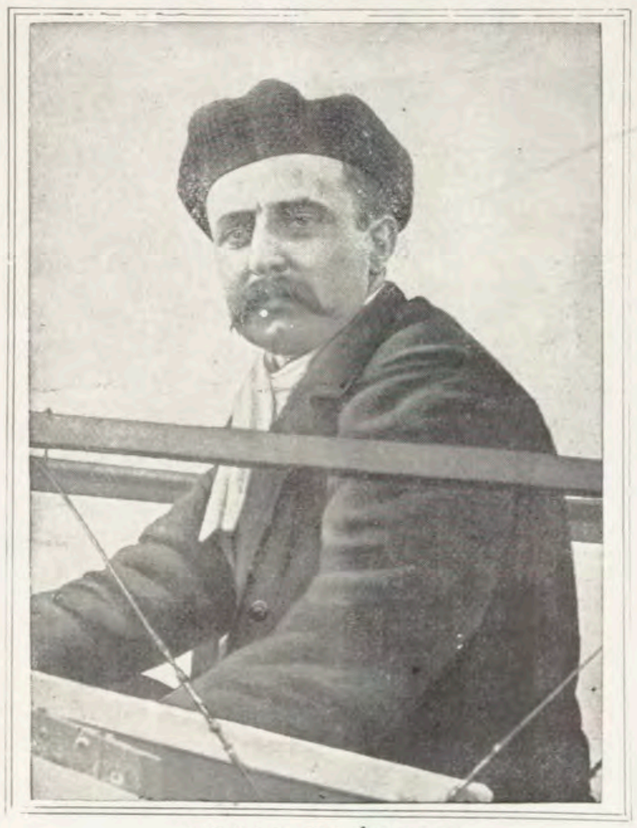
Plus de Chevaux boiteux

Suros, Eparvins, Courbes, Vessigons, Mollettes, Efforts, etc.
SONT GUÉRIS RADICALEMENT
par **L'ASPLINTO**
(de John ASKHAM, de Londres)
Indispensable aux chevaux de Chasse, de Selle, d'Armes, de Course.
N'INTERROMPT JAMAIS le TRAVAIL
Liniment idéal pour chevaux.
Prix : 3 fr. 75 — 6 fr. 50 — 9 fr. 25
En vente : Dr J. RENARD, 142, Av. de Clichy — PARIS
Brochure franco sur demande

LIBRAIRIE PIERRE LAFITTE & Cie
90, Avenue des Champs-Élysées, 90 - Paris

LIVRE D'OR DE LA CONQUÊTE DE L'AIR

Édition de grand luxe sur alfa.



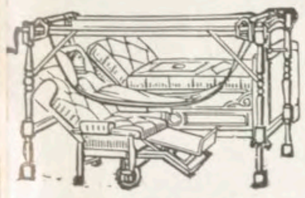
Tirage limité à 500 exempl. numérotés.

LOUIS BLÉRIOT

Cet Ouvrage, d'un luxe exceptionnel, renferme des études approfondies sur la conquête du ciel en sphériques, dirigeables et aéroplanes, par les plus hautes personnalités de l'aéronautique. Ses 10 hors-texte en couleurs, ses 400 illustrations en font une incomparable œuvre d'art. Articles inédits de MM. Latham, Wilbur et O. Wright, Blériot, Farman, Ader, Delagrange, Flammarion, Santos-Dumont, de Lambert, H. de la Vaulx, Besançon, Archdeacon, Humbert, Ferber, Kapferer, Leblanc, Lestonnat, le commandant Renard, le capitaine Spelterini, Zeppelin.

L'exemplaire dans un étui. **100 fr.**

PROSPECTUS SPÉCIAL A DOMICILE SUR DEMANDE



LIT MÉCANIQUE DUPONT
10, Rue Hautefeuille
PARIS (VIe)
TÉLÉPHONE 818-67
Envoi Franco du Catalogue
Aucune Succursale
Transport de malades en Ambulances automobiles

PARFUM POMPEÏA

L.T. PIVER PARIS

"A LA TOUR EIFFEL"
22f MONTRE argent, cuvette argent, à cylindre, 8 rubis, gar. 2 ans. VOUILLARMET, fabricant d'horlogerie, ex-président de la Société des Horlogers.
85, Rue Battant, à Besançon (Doubs).
ENVOI des TARIFS et CATALOGUES GRATIS et FRANCO.

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute Époque* BARLET, 112, rue Réaumur
Beauté des Seins. Epilation. Obésité. — *Renseignements gratis*

Lire "MUSICA"

Paraissant le 1er de chaque mois

Terrot & Cie
Dijon

La Marque des Touristes

Bicyclettes

à 2, 3, 4 6, et 10 vitesses par pédalage direct, rétro-direct ou par leviers.

Motorette Terrot

2 ch., avec changement de vitesse progressif.

Premier prix à tous les concours du T. C F.

CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE
Magasin à Paris : 30, av. de la Grande-Armée

Lire *Je sais tout* le 15 de chaque mois
EN VENTE PARTOUT

Tous droits de reproduction et de traduction sont reserves pour tous pays. Copyright in U. S. A. February 5th 1910.

La Vie au Grand Air

ABONNEMENTS :
France, 24 francs. — *Étranger*, 28 francs.
Changement d'adresse : 0 fr. 75
Les abonnés bénéficient de 2 fr. par an sur les acheteurs au numéro et reçoivent en outre gratuitement les numéros spéciaux et de nombreuses primes dont la liste est envoyée sur demande.
Les abonnements d'un an peuvent être pavés en d ux fois.

5 Février 1910 — N° 594
ÉDITIONS PIERRE LAFITTE & Cie
Direction et Rédaction : 90, av. des Champs-Élysées. Paris — Tél. 528-64-66-68
Salle d'exposition : 9, avenue de l'Opéra.
Messageries : 56, avenue du Maine.
Publicité : HUGUET-MINART & Cie, 11, boulevard des Italiens.

PUBLICITÉ
Pages d'Annonces, la ligne .. .. 2 fr.
La page .. .. 600 fr.
Encartage.. .. .. 750 fr.

HARRY LEWIS EST A PARIS

Nous publions la première photographie prise en Europe d'Harry Lewis, le fameux boxeur américain qui disputera à Willie Lewis le titre de champion du monde des welter-weight, le 12 février. Harry Lewis est arrivé à Paris dimanche dernier. L'après-midi notre opérateur Simons le photographiait au Grand-Hôtel, en compagnie de Mme Harry Lewis et de M. Alfred Lippe, manager de l'Américain. Nous donnerons dans notre prochain numéro de nouveaux clichés et un article du célèbre boxeur.

Les Grands Combats disputés en Europe

Les matches de championnats du monde Willie Lewis contre Harry Lewis et le vainqueur contre Billy Papke ne sont pas les premiers combats où le titre soit en jeu, qui seront disputés sur le vieux continent. Notre collaborateur rappelle quelques contests importants n'ayant pas eu l'Amérique pour théâtre.

La venue d'Harry Lewis va nous permettre d'assister, le 12 février, à un combat où le titre de champion du monde des welter-weight sera en jeu. Quoi qu'en disent certaines personnes plus intéressées qu'intéressantes, dont l'unique talent consiste à dénigrer ce que font les autres, c'est bien un championnat du monde que nous allons applaudir. Harry et Willie Lewis sont les deux compétiteurs sérieux au titre et il est permis au vainqueur de ce contest de prétendre au titre de champion du monde des poids moyens qu'il disputera à Billy Papke, son détenteur. On voit donc que nous sommes loin des rencontres Tommy Burns, Smith ou Squires, pour le titre des poids lourds. Heureusement!

Mais ce ne seront point là les premiers combats importants disputés sur le vieux continent. Sans parler des rencontres de ces dernières années, nous allons descendre vers des époques plus lointaines.

Le premier champion américain qui ait traversé l'Atlantique pour disputer le titre de champion du monde fut John Carmel Heenan. Ce boxeur était né le 1er mai 1834 à West-Troy (New-York), de parents irlandais. Jamais athlète plus élégant n'avait encore paru dans le ring. Sa fine musculature, ses manières distinguées lui valurent la main de miss Adah Isaacs Menken, l'actrice la plus réputée de cette époque. Cette idylle appartient, d'ailleurs, au véritable domaine du roman. Une après-midi, ils se rencontrèrent dans les couloirs du vieux Théâtre National de Cincinnati, et éprouvèrent une admiration réciproque l'un pour l'autre. On peut dire que ce fut le coup de foudre : Heenan envisagea la situation d'un simple coup d'œil, il demanda à être présenté et le mariage se fit rapidement.

La réputation de Heenan lui valut de rencontrer le champion d'Angleterre, Tom Sayers. Ce combat suscita un grand intérêt des deux côtés de l'Atlantique.

Le match se fit à Farnborough, en Angleterre, le 17 avril 1860, devant le public le plus élégant qu'on ait jamais vu autour d'un ring. Les enjeux étaient de 5.000 francs de chaque côté seulement: mais les paris s'élevèrent à plus de 1.000.000 de francs.

Ce fut un combat de quarante-quatre reprises, terriblement ennuyeux d'ailleurs. Dès le début, le champion américain s'assura un avantage incontestable. Sayers cependant était digne de l'admiration des assistants pour son endurance et son habileté. Il fit preuve d'une énergie peu commune en résistant deux heures vingt minutes à la fougue de Heenan. Dans presque chaque round, l'Américain l'envoyait durement à terre ou le dominait par sa vigueur et sa force dans les prises de lutte, courantes dans les combats à poings nus. Au trente-septième round, l'arbitre quitta son poste, de telle sorte que pendant les sept reprises qui suivirent personne n'était là pour régler le match ou donner une décision. Au quarante-quatrième la foule cria :

— Match nul! match nul!

Et elle envahit le ring. Sayers était entraîné et transporté chez lui par des amis. Heenan, dans la fièvre du combat, rappelait son adversaire pour le mettre définitivement knock-out, mais il ne parvint pas à le décider. Heenan sauta alors par-dessus les cordes et courut pendant 500 mètres jusqu'au chemin de fer voisin.

Après cette bataille, Tom Sayers se retira définitivement du ring.

Le 10 décembre 1863, Heenan fournit un nouveau combat en Angleterre. Il rencontra Tom King à Wadhurst pour une bourse de 50.000 francs, la plus forte offerte jusqu'alors dans le Royaume-Uni. L'un des seconds de Heenan était justement Tom Sayers. Dans le dix-huitième round, Heenan était vainqueur sans contestation possible, ayant mis knock-out son adversaire. Mais l'arbitre, qui craignait la colère et le tapage du public en donnant la décision à l'Américain, refusa d'accorder la victoire à Heenan. Dans le vingt-cinquième round, après sept reprises plus qu'orageuses, le referee annonça la victoire de Tom King, lui remettant par la même occasion le titre de champion du monde. Le combat avait duré 35 minutes.

Avec ses vieux seconds, Jack Mac Donald et Jim Cusick, Heenan retourna à New-York, où il donna des exhibitions dans la contrée, amassant énormément. d'argent. L'Amérique n'a jamais connu de combattant plus populaire que l'élégant John Carmel Heenan.

Joe Coburn fut le second champion américain qui traversa l'Atlantique pour rencontrer un champion d'Angleterre. Coburn s'embarqua à New-York le 4 octobre 1864, accompagné de Jim Cusick et de Jim Dunne, de Brooklyn.

Coburn devait rencontrer Jem Mace en Irlande. Mais Jem Mace remettait sans cesse la date, trouvant toujours d'excellentes excuses. Coburn, las de perdre ainsi son temps, retourna bientôt en Amérique.

La rencontre se fit cependant quelques années après. Mace étant allé en Amérique, rencontra enfin Coburn et eût avec lui un match nul, en 1871, à Port-Dower (Canada). La même année, les deux rivaux furent aux prises à nouveau, faisant encore un draw en douze reprises, à Bay-Saint-Louis (Mississipi).

L'opinion unanime à cette époque était que chaque rencontre avait été arrangée. Après le second match, jamais ni l'un ni l'autre ne put signer d'engagement pour des combats importants.

Le premier grand combat disputé en France

En 1886, sous le management de Charley Mitchell, Jake Kilrain revendiquait le titre de champion du monde des poids lourds. John L. Sullivan le possédait encore, mais souffrant d'une terrible maladie d'estomac, il était entre la vie et la mort dans sa demeure de Boston. Mitchell mit sur pied alors le combat Jake Kilrain-Jem Smith, champion d'Angleterre. Organisé sous les règlements de Londres, aux poings nus, le contest avait un enjeu de 25.000 francs. Il se disputa en France, le 19 décembre, sur les bords de la Seine, dans l'Ile des Souverains. Kilrain aurait dû triompher, mais la foule anglaise qui entourait le ring faisait un tel bruit, énervait tellement l'Américain qu'elle l'empêcha de montrer toute sa valeur. Après 106 rounds monotones, l'arbitre, George W. Atkinson, déclara le match nul.

Il était absolument impossible, pour Jake Kilrain et pour tout autre Américain, de remporter une victoire sur Jem Smith avec le public anglais qui envahissait l'endroit où les matcheurs se rencontraient.

Frank P. Slavin rencontra le même Jem Smith à Bruges en 1889. Il avait incontestablement le meilleur ; mais Jean Carney, Jack Baldock, Dick Burge et d'autres boxeurs de Londres et, de Birmingham, entouraient le ring et par leurs procédés lui dérobèrent la victoire. Abingdon comparut devant le Pélican Club de Londres pour complicité dans cette déloyale affaire, tandis que les vrais sportsmen déclaraient que Slavin était le vrai champion.

John L. Sullivan qui, entre temps, avait retrouvé sa santé, s'embarquait en octobre 1887 pour l'Angleterre avec l'intention de matcher le meilleur homme du vieux continent.

Une grande réception fut organisée en son honneur à Londres. Le roi Edouard VII, alors prince de Galles, l'invita à venir donner une exhibition privée en sa présence avec Jack Ashton.

— Je suis vraiment heureux de vous rencontrer, dit Edouard quand Sullivan lui fut présenté après le match.

— Comment allez-vous, Prince? répondit John L. en serrant la main de son hôte, avec une bonhomie qui plut infiniment au prince.

— Vous êtes le plus rapide des poids lourds que j'aie jamais vus. Quelle merveilleuse puissance physique vous possédez! reprit Edouard.

Sir Charles Beresford, qui s'était occupé de mettre l'exhibition sur pied, remercia Sullivan au nom du prince. Il demanda ensuite à Sullivan et à Ashton quelle somme ils désiraient.

— Si le Prince désire me faire un cadeau, je l'accepterai avec plaisir, répondit le brave Sullivan. Mais je suis trop fier de l'honneur qu'il m'a fait pour oser toucher de l'argent!

Cadeau princier

Quelques jours plus tard, Sullivan reçut une gentille petite canne à pommeau d'or avec les compliments du prince de Galles. Le champion l'observa, lut l'inscription et, soudain, se tournant vers Ashton :

— Jack, lui dit-il, allez dans une boutique et voyez combien peut valoir cet objet?

— Comment, vous n'y pensez pas? Vendre un cadeau royal déjà, répliqua Ashton, stupéfait.

— Non, dit Sullivan. Mais je désire savoir la valeur de cette canne.

Ashton partit et revint bientôt avec le renseignement : le don du prince valait 75 francs. Les yeux de Sullivan étincelèrent.

— C'est tout? hurla-t-il en colère. Renvoyez-lui son cadeau et dites-lui qu'un prince de la boxe ne se sert pas d'une canne de 75 francs, si les princes d'Angleterre trouvent semblable don suffisant. Rendez-la lui, il pourra s'en servir.

Ashton et les assistants rirent de bon cœur en entendant les éclats de la colère de Sullivan, mais ils réussirent à l'empêcher de mettre son projet à exécution et à emporter en Amérique « le vil prix du prince ».

C'est à cette époque que Sullivan s'exhibait dans les principales villes d'Angleterre. Charley Mitchell le défia pour un combat aux poings nus où le titre de champion du monde serait en jeu. Après une longue discussion, le match fut conclu pour une bourse de 25.000 francs.

Les articles du contrat ne furent signés qu'après trois heures d'une querelle au cours de laquelle même Sullivan et Mitchell faillirent en venir aux mains. Le combat fut disputé à Chantilly, dans la propriété du baron de Rothschild, le 10 mars 1888.

Sullivan désirait un ring de 60 pieds, mais Mitchell insistait pour en avoir un de 24 seulement.

L'arbitre était B.-J. Angle, ancien président du National Sporting Club.

Le spectateur le plus anxieux était Pony Moore, beau-père de Mitchell, qui se trouvait dans le coin de Charley. Quand Sullivan, d'un violent direct, mit knock-down Mitchell au second round, Moore s'écria :

— Voilà ce qu'il fait de mon enfant!

Lorsque Sullivan l'envoya bientôt une seconde fois à terre, Moore reprit :

— Ainsi s'en vont tout mon argent et tous mes biens!

Pendant les cinq premières reprises, seul Sullivan boxait. Il semblait jouer avec Mitchell. Tous les Anglais croyaient à la déroute de leur compatriote ; mais au cinquième round, alors que Sullivan lançait un terrible swing du droit à la tête de Mitchell, il se foula le poing. Au huitième round, Charley eut l'honneur de faire couler le premier sang. A ce moment la pluie se mit à tomber.

La foule anglaise huait et insultait l'Américain tant qu'il avait un avantage considérable. Le travail des pieds des deux pugilistes ayant rendu le sol détrempé mou et boueux, Sullivan eut bientôt les jambes fatiguées. Le public, transi par la pluie, commençait à trouver que le match durait bien longtemps et finalement Jack Baldock pénétra dans le ring et s'écria :

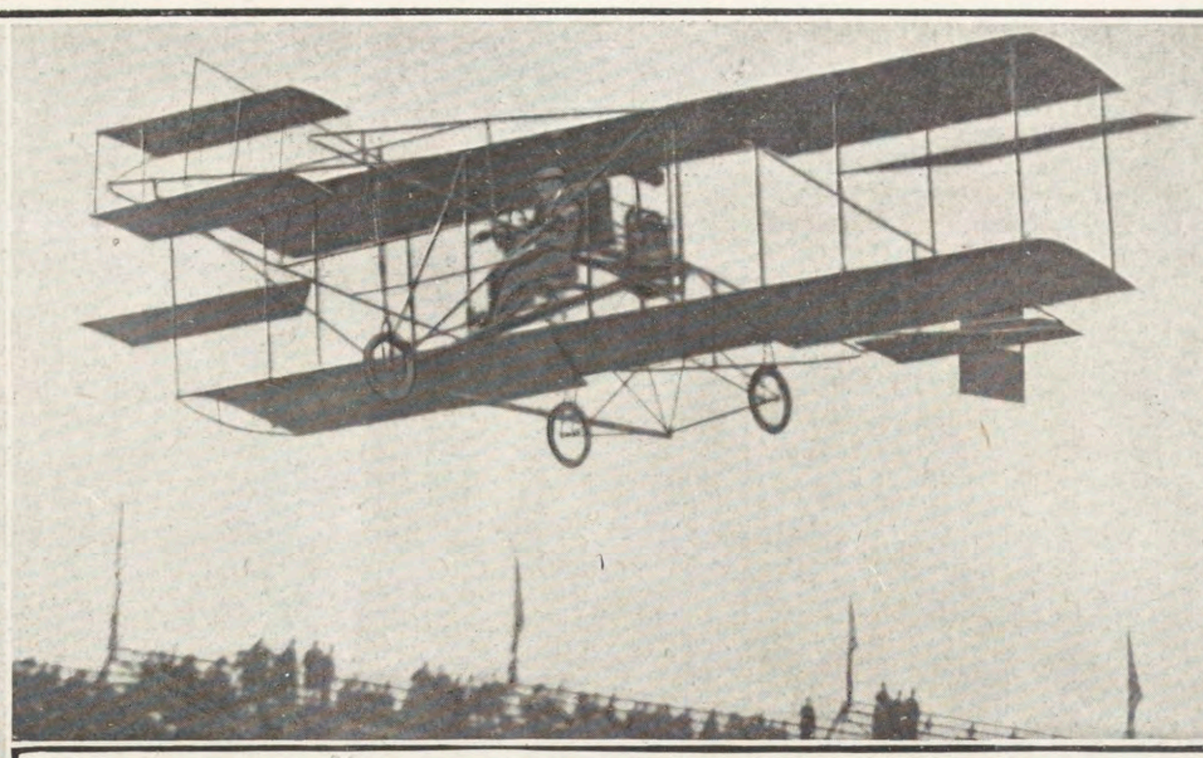
— Serrez-vous la main, c'est un match nul!

Et personne ne songea à protester. L'arbitre Angle déclara le draw après 3 h. 11 de combat.

JACQUES MORTANE.

LE MEETING DE LOS ANGELES

Le premier meeting américain a vu battre deux records : celui de l'altitude et celui de la vitesse



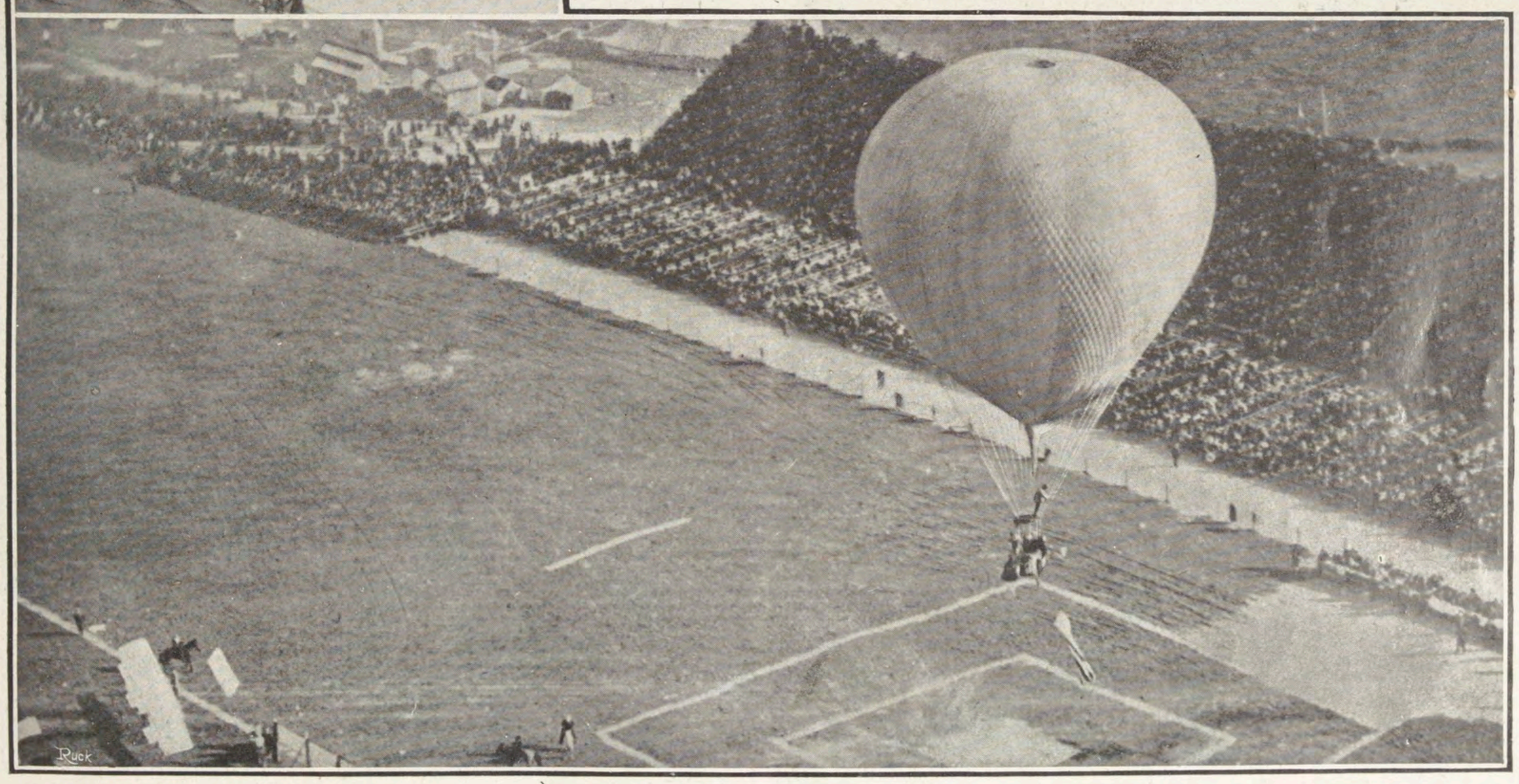
Glen H. Curtiss.

L'aviateur américain a battu en même temps le record de la vitesse et celui de la distance parcourue avec un passager, en couvrant 88 kilom. 450 en une heure.

Los Angeles est une délicieuse cité de Californie, située non loin de la mer, dans ce climat exquis de la côte du Pacifique où la douceur d'un climat tempéré s'ajoute aux charmes d'une végétation tropicale. Aussi, le lieu était merveilleusement choisi pour le premier meeting de l'aviation aux Etats-Unis.

Et cependant, tout n'alla pas bien au début. En effet, les frères Wright avaient émis l'opinion d'attaquer en contrefaçon tous les appareils plus lourd que l'air.

Paulhan avait eu beau apporter à son biplan quelques modifications pour supprimer ce qui pouvait paraître une copie de celui des Wright, la saisie fut néanmoins notifiée. Fort heureusement, le juge américain, plus libéral, leva la saisie et Paulhan put prendre part au meeting. Son abstention eût été vraiment regrettable, car il fut le roi de la semaine. Il battit, de loin, le record d'altitude de Latham en s'élevant à 1.520 mètres. Il fit également, tantôt seul, tantôt avec sa femme ou un autre passager, une série de vols audacieux au-dessus de la campagne et de la mer. D'autre part Curtiss battit tous les records de vitesse. Le gagnant de la Coupe Bennett couvrit en une heure 88 kilom. 450, battant non seulement le record de la vitesse, mais en même temps, celui de la distance avec un passager. F.-A. W.



Paulhan.

Il émerveilla les Américains par son record d'altitude, à 1.520 mètres, et par ses vols audacieux.

Vue de l'aérodrome de Los Angèles prise en ballon.

Le premier meeting d'aviation donné en Amérique remporta un immense succès, malgré la saisie mise à leur débarquement, par les frères Wright, sur les appareils de Paulhan.

Un Aéroplane français au Salon de Bruxelles

Le monoplan Hanriot a été l'un des plus remarqués parmi les appareils exposés au Salon de Bruxelles

PARMI les expositions les plus remarquées sous la verrière du Palais du Cinquantenaire, il faut signaler, dans la partie réservée à l'aviation, celle des monoplans de Hanriot. Il a présenté, dans le stand de son agent belge, M. Géhenniaux, deux skiffs aériens d'une pureté de ligne absolue et d'une ingéniosité à laquelle Ruchonnet, le directeur de sa fabrication, n'est sans doute pas étranger.

Le plus grand des deux modèles de monoplan d'Hanriot a une surface portante de 25 m. 9, y compris l'empennage arrière et pèse, en ordre de marche pour 2 h. 1/2, avec un pilote du poids moyen de 70 kil., 380 kilos. Son envergure est de 9 m. 80, sa longueur de 10 m. et son moteur Clerget, qui donne 50 chevaux à 1.500 tours, pèse 74 kilos. Ce moteur, très étudié, a déjà tourné, au cours d'un essai, à la vitesse vertigineuse de 3.000 tours. C'est un quatre-cylindres verticaux, avec chemise de circulation d'eau, en cuivre électrolytique.

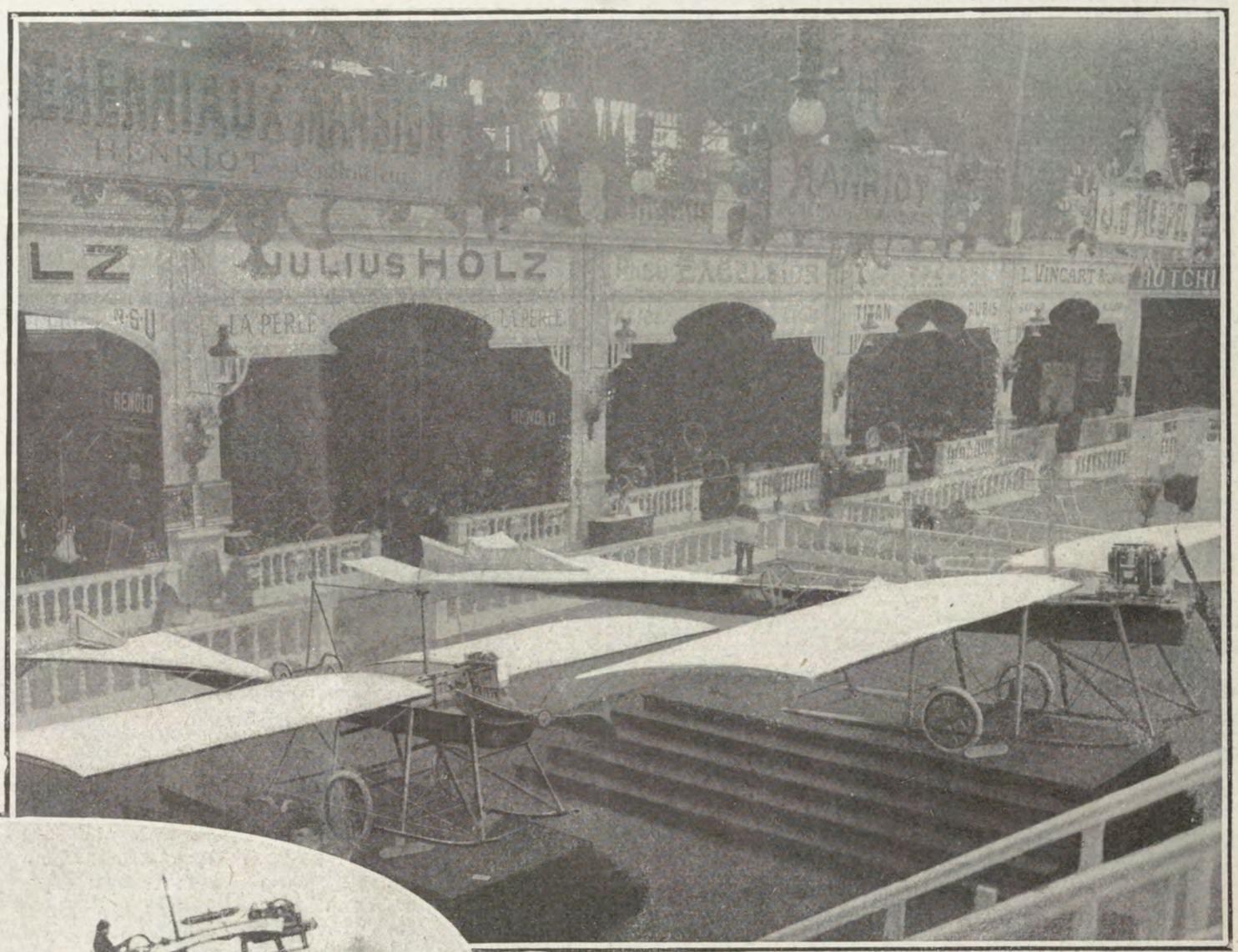
La commande de profondeur est obtenue par deux gouvernails commandés par un volant. Le gauchissement est commandé au moyen d'un levier horizontal tout à fait remarquable.

Le chariot d'atterrissage est aussi des plus intéressants. Il a un double essieu articulé dans le milieu qui permet un jeu latéral aux roues: c'est-à-dire que si l'aéroplane se trouve, comme il arrive trop souvent, pris dans un remous aérien au moment où il reprend contact avec le sol, il ne risque pas de se briser.

Le deuxième type d'Hanriot est de dimension plus réduite. Toutes ses caractéristiques générales au point de vue technique sont les mêmes, mais ses dimensions sont les suivantes : Surface portante, 16 m. 9, y compris l'empennage. Poids, 250 kil. en ordre de marche, pour une heure avec un pilote de 70 kil. Envergure 7 m., longueur 8 m. Le moteur nécessaire à sa propulsion doit être un 30 HP.

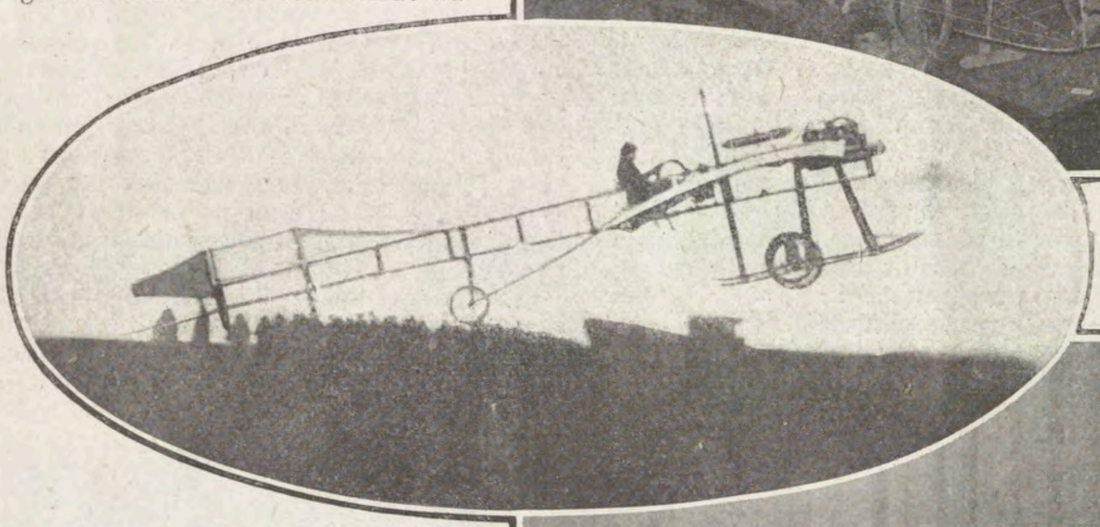
Voilà quels types d'aéroplanes vont partir pour la Russie... Car mon petit doigt m'a dit que les Russes devaient bientôt voir voler les monoplans d'Hanriot à Pétersbourg.

F.-A. W.



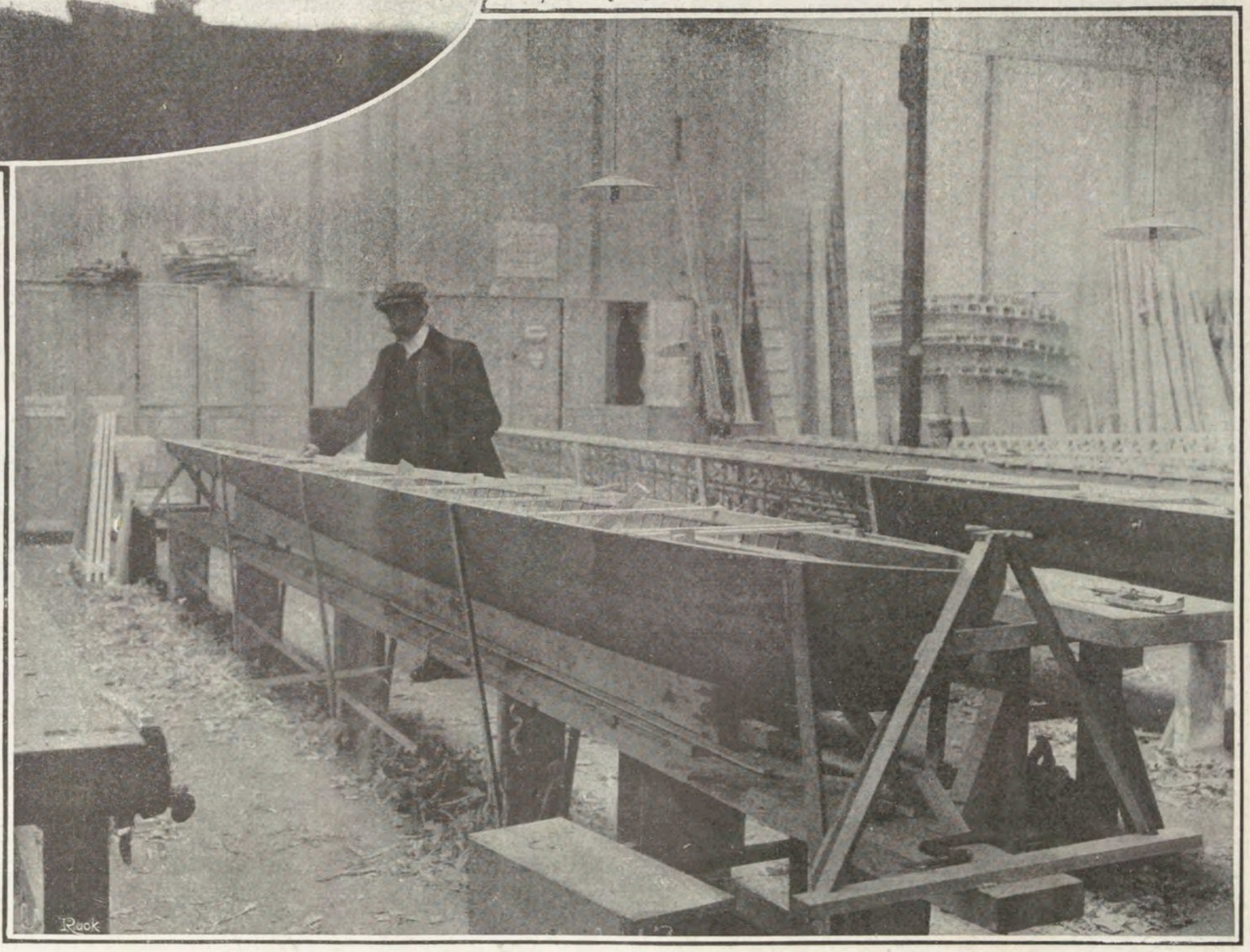
Le Stand Hanriot au Salon de Bruxelles.

Hanriot, un de nos meilleurs rois du volant, est passé de l'automobile à l'aéroplane, où il a immédiatement pris une place prépondérante comme constructeur et comme aviateur.



Hanriot en vol.

L'école Hanriot est installée à Bétheny, où elle compte déjà de nombreux élèves.



Les détails du fuselage.

Le corps de l'appareil affecte absolument la forme d'un canot de course. Le moteur, qui donne 50 chevaux, à 1.500 tours pèse 74 kilos. A côté de l'appareil, Ruchonnet, l'habile directeur de la fabrication.

LA FÊTE DES ÉTUDIANTS

M. Julien.

Président de l'A. G. et de l'Association Internationale des Etudiants.

Les lauréats du championnat des étudiants.

De gauche à droite : MM. Duconseil, vainqueur du championnat : Klika, quatrième; Foisset, deuxième.

Willie Lewis.

Le champion qui accepte toujours de prendre part aux fêtes de bienfaisance.

En l'honneur de l'inauguration de leur Maison, les Etudiants ont organisé une grande séance sportive qui a remporté un réel succès, tous les champions ayant tenu à y prendre part

Les étudiants, quand ils veulent célébrer un grand événement, organisent maintenant une fête sportive. Nous sommes heureux de voir l'orientation nouvelle du monde universitaire. Espérons que, de plus en plus, les sports athlétiques s'imposeront dans les jeunes générations et que nous arriverons ainsi à posséder une jeunesse robuste, vigoureuse et aguerrie.

Pour l'inauguration de la Maison des Etudiants, l'Association Générale a donné toute une série de fêtes, dont l'apothéose consista dans un grand gala organisé à Bullier. A cette séance assistaient de nombreuses notabilités du monde politique qui étaient venues apporter leur salut à leurs futurs collègues. De nombreuses délégations étrangères permettaient de se faire une idée à peu près exacte de la tour de Babel. Et les acclamations, les ovations hurlées dans des idiomes divers par les spectateurs, donnaient une certaine couleur à cette séance, où défilèrent les champions les plus notoires.

Après une série d'assauts, auxquels prirent part les meilleurs escrimeurs actuellement à Paris, parmi lesquels nous pouvons citer : Gaudin, Colombetty, Cléry, etc., le rideau fut baissé pour laisser la place aux boxeurs. Avec un ensemble parfait, tous les Américains aimés du public prirent part à cette séance.

Blinck Mac Closkey fit une exhibition avec Peter Brown. Puis le géant Al Kubiak matcha contre le petit Yankee Schwartz. Cette rencontre de deux hommes aussi disproportionnés amusa infiniment le public, qui admira la douceur de Kubiak, jouant avec son adversaire et semblant craindre de l'abîmer.

Mais Willie Lewis et Marchand nous firent assister à un véritable combat. Ils boxèrent pendant dix minutes seulement, mais avec un entraînement, un cœur comme on en voit rarement dans les matches. Le pauvre Marchand avait la lèvre déchirée et la figure couverte de sang. Il fournit, là, un des plus beaux assauts de sa carrière. Le public était enthousiasmé et le représentant du Ministre de l'Instruction publique tint à féliciter lui-même le champion américain :

— Je n'ai pas encore assisté, lui dit-il, à beaucoup de combats de boxe, mais même profane, lorsque l'on vous voit boxer, on admire le noble art et surtout l'homme merveilleux de science et d'adresse que vous êtes.

Inutile de dire le plaisir que ces compliments officiels ont causé à Willie Lewis, qui ne manque d'ailleurs jamais une occasion d'offrir son concours gracieux aux fêtes de bienfaisance et de charité. Le beau geste qu'il vient de faire en organisant un gala au profit des victimes des inondations en est une preuve éclatante, et constitue un bel exemple qui sera difficilement imité, je le crains.

Pour clôturer la partie de boxe, Kubiak se fit applaudir au punching-ball, puis le champion du monde professionnel de déchirage de cartes Gill's déchaîna l'enthousiasme du public par des prouesses merveilleuses, tandis qu'à ses côtés, timidement, je faisais des petits paquets.

Enfin la soirée se termina par une causerie très spirituelle de Rouzier-Dorcières, tandis que les maîtres belges Merkex et Frelupt donnaient une reconstitution émouvante du duel à travers les âges. Ce numéro à la fois athlétique, sportif et très décoratif a rencontré auprès du public un succès mérité.

J. M.

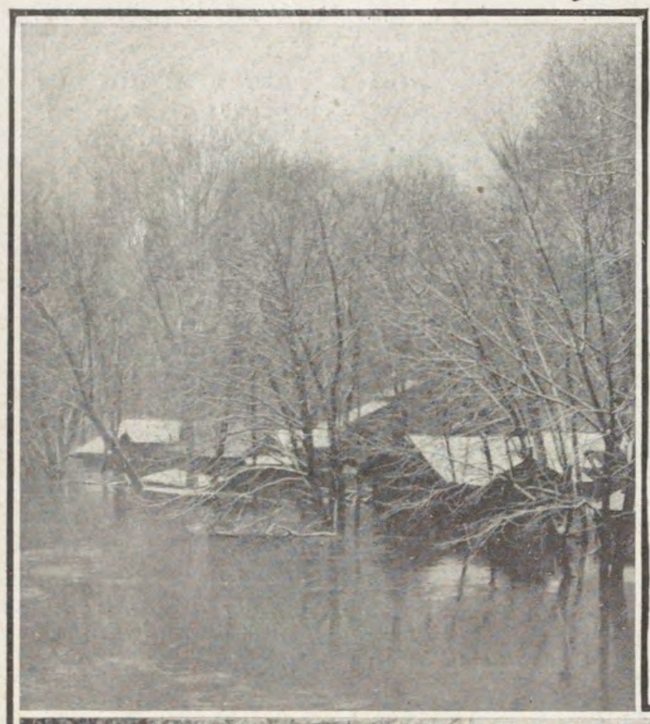
Cléri et Colombetti.

Les deux excellents escrimeurs se sont fait applaudir dans un très brillant assaut où ils ont fait admirer leur science et leur finesse.

LES INONDATIONS ET LE SPORT

Le moulin de Longchamp.

Comme l'hippodrome, le Polo, Bagatelle, où se disputent le dimanche tant de rencontres de football, ne sont plus qu'une nappe liquide.



La terrible catastrophe dont vient d'être victime Paris et la région parisienne a eu une terrible répercussion dans les milieux sportifs.

Tout d'abord, la plupart des fabriques d'automobiles ou d'accessoires, les usines de pneumatiques, les grandes carrosseries sont situées sur les bords ou à proximité de la Seine. Brasier, à Ivry, a été une des premières victimes; Renault, à Billancourt, a été complètement envahi; les dynamos, les machines-outils, ont été noyées. A Suresnes et à Puteaux, l'eau a recouvert le quai et s'est étendue au loin, couvrant ces deux malheureuses cités ouvrières, et en particulier Darracq, Unic, Vinot-Deguingand, Saurer, de Dion-Bouton. Il en est de même des carrosseries Vinet-Boulogne, Reims et Auscher etc. A Levallois, Bayard-Clément s'est arrêté; puis, c'est Gobron-Brillié, Mors, Ariès, Alcyon, Lemoine, Nilmelior, Bosch, Continental, Antoinette, Voisin, Gnôme. Les constructeurs de canots,

L'île de Puteaux.

Les chalets du club select de la Société de Sports de l'île de Puteaux sont envahis jusqu'au toit par les ondes mugissantes.

L'hippodrome de Longchamp sous l'eau.

Les trois hippodromes de Longchamp, de Maisons-Laffitte et de Saint-Ouen furent en partie recouverts par l'inondation.

L'Island Club.

De l'île des Anglais au pont de Neuilly, où sont installés l'Island Club et le Cercle de l'Aviron, on n'aperçoit plus que les toits.

L'intérieur de l'usine de carrosserie Vinet-Boulogne.

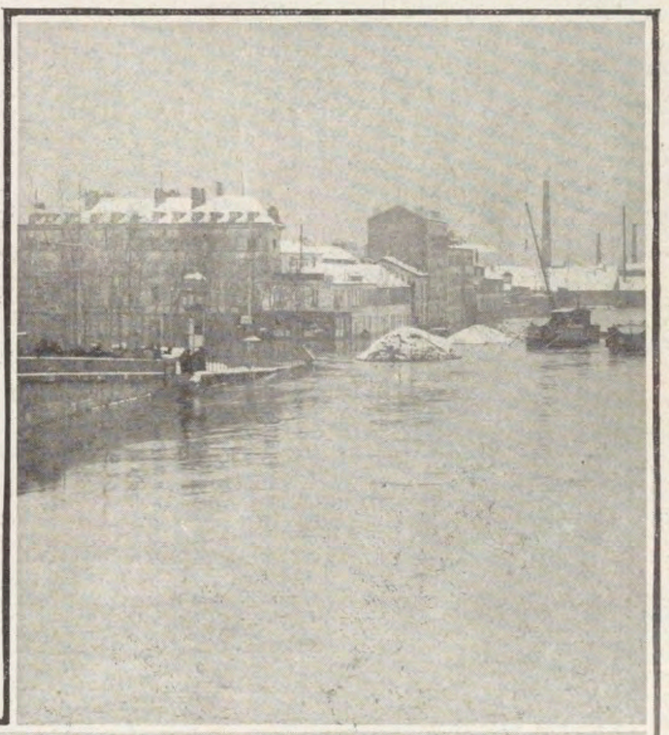
Un des ateliers de l'usine Vinet-Boulogne, à Courbevoie envahi par les eaux et, à droite, la façon dont on peut y pénétrer actuellement.

Tellier, de Coninck, Lelas, n'ontpas été épargnés. Despujols, dans l'île de la Jatte, disparaît sous les eaux. Il y a là plus de 20.000 ouvriers privés de travail et qui seront pour longtemps encore forcés au chômage. Notre confrère l'*Auto* a eu la généreuse idée d'ouvrir une souscription en leur faveur.

D'autre part, les terrains de sport ont, pour la plupart, soufferts de la crue. Les hippodromes de Longchamp, de Maisons-Laffitte, de Saint-Ouen ont été envahis. Le stand de Colombes disparaît sous les eaux. A l'île de Puteaux, à l'île Seguin, à Billancourt, tout est englouti : aussi, les grandes épreuves de cross-country, la plupart des matches de football n'ont pu se disputer et la Grande semaine des Alpes faute de communications a dû être supprimée.

Il nous faut signaler, par contre, les grands services qu'ont rendus les voitures et les canots automobiles, qui ont permis de sauver de nombreuses victimes.

J. B,



L'usine Bayard-Clément.
Tout Levallois est envahi, Rheims et Auscher, Bayard-Clément, Dunlop sont sous les eaux.

Le quai de Suresnes, en aval du pont.
Le pont de Suresnes est barré ; les usines Unic, Darracq, de Dion-Bouton, etc., sont envahies.

Le quai de Courbevoie.
Toute la partie basse de Courbevoie est sous les eaux, qui noient les usines et les garages.

LES TERRAINS DE S

Une haie à Colombes.
Le Stade de Colombes disparaît entièrement sous l'eau.

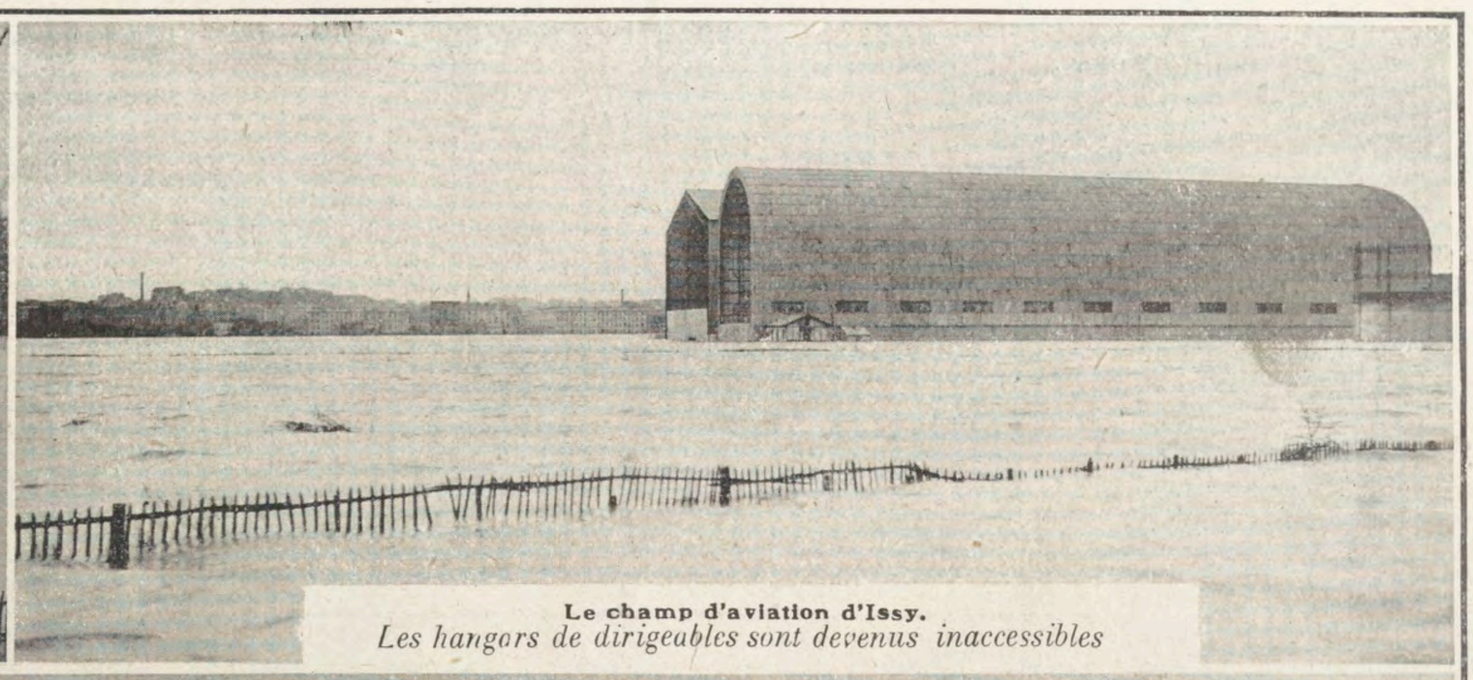
Le terrain d
Le M.-C. sera long

VUE GÉNÉRALE DE L'HIPPODROME DE LONGC

Trois des hippodromes parisiens ont eu à souffrir de l'inondation qui a dévasté la région parisienne : ceux de Longchamp, de Maisons-Laffitte et de Saint-Ouen. Mais c'est celui du Bois de Boulogne qui a été le plus atteint. L'eau a complètement envahi la pelouse, s'élevant jusqu'au toit des baraques du pari mutuel et s'étendant presque jusqu'au rond-point de la Cascade. Le vent soulevait de véritables vagues sur cette masse d'eau que traversait un courant violent, au point

ORT SOUS LES EAUX

opolitan Club.
privé de son terrain.



Le champ d'aviation d'Issy.
Les hangars de dirigeables sont devenus inaccessibles

IP ENVAHI PAR LES EAUX DE LA SEINE

de rendre très dangereux l'approche des tribunes en bateau. Notre photographie rend bien l'impression de désolation qu'on ressentait devant l'aspect inaccoutumé de ce paysage si riant d'ordinaire et si parisien. Il faut attendre que les eaux soient complètement écoulées pour se rendre compte de l'importance des dégâts qui atteindront surtout les tribunes et leurs annexes. Mais tout sera certainement remis en état pour la reprise des courses plates qui ne se fait pas avant le 15 mars.

LES TRUQUAGES DANS LE SPORT (1)

IV. — HIPPISME

Nous abordons aujourd'hui la question des courses — Le public a un penchant à s'imaginer que tout est truqué, dès qu'il perd au pari mutuel — Il arrive parfois que des personnes peu scrupuleuses aident la chance, mais grâce au contrôle sévère, il est difficile d'y réussir sans risques — — — —

Le turf est, lui aussi, victime des truqueurs. Mais ceux-ci sodt moins nombreux que le vulgum pecus le croit communément. Nous étudierons trois côtés de la question :

1° Le doping ;
2° Les chevaux truqués ;
3° Les paris illicites.

Le doping. Pour doper un cheval, on emploie soit une injection de cocaïne, de strychine ou de nitro-glycérine, soit un breuvage à la noix vomique. Ces substances sont des poisons violents et qu'on ne peut se procurer qu'avec une ordonnance de médecin ou de vétérinaire. Il faut un doigté merveilleux pour doser un doping. En donner trop peut tuer le cheval, n'en pas donner assez suffit pour l'abattre et l'empêcher de produire l'effort qu'on est en droit d'attendre de lui. Et la dose varie avec chaque bête. L'entraîneur, le garçon qui dopent doivent donc connaître admirablement le tempérament du cheval, faute de quoi ils s'exposeraient à le faire mourir.

Le doping consiste dans l'emploi d'alcaloïdes sous l'influence desquels l'influx nerveux qui tient sous sa dépendance les agents actifs du mouvement, est porté à son maximum. Nous allons, d'ailleurs, donner ici quelques formules de doping :

1° Arséniate de strychnine, 20 milligrammes donnés par la bouche en deux fois pendant les cinq jours qui précèdent la course ; le jour de l'épreuve, 1 gramme de caféine, et 0 gr. 05 d'atropine une demi-heure avant le départ ;

2° Arséniate de strychine, 0 gr. 05 en injection hypodermique pour arriver progressivement à 0 gr. 15 et même 0 gr. 20, suivant les bêtes ;

3° Caféine administrée à la dose de 1 à 2 grammes, le jour de la course, en deux fois, la moitié le matin, l'autre moitié avant la course.

Peut-on se rendre compte qu'un cheval est dopé ? Les phénomènes de sudation, de salivation, d'agitation, de tremblement, le regard vague, inexpressif, l'œil atone, un peu injecté, la démarche légèrement titubante, sont les seuls signes cliniques du doping.

Mais ils ne permettent qu'une présomption. La preuve réside dans l'analyse chimique, fort délicate, surtout lorsqu'il s'agit de certains alcaloïdes.

Le doping fut très employé à une époque, lors de l'arrivée des entraîneurs américains en France. Tout le monde voulait doper, croyant que là seulement était le salut. Hélas ! le résultat désiré n'était pas souvent obtenu et les entraîneurs renoncèrent bientôt à ces stimulants, à ces excitants mieux faits pour abîmer un cheval que pour le faire progresser. De plus, le contrôle des Sociétés de courses est suffisamment sérieux pour que jamais un « toquard » ne puisse passer pour un crack.

On peut dire que dans la région parisienne, le doping tend de plus en plus à disparaître et qu'il est de moins en moins employé, le remède étant souvent pire que le mal.

Passons maintenant au chapitre des chevaux truqués, qui constitue la plus grande escroquerie dont puisse être victime l'hippisme.

Les chevaux truqués. Tous les truquages qui ont été opérés ont été les mêmes. En raconter un sera les raconter tous. On se contente de maquiller le candidat champion. Je narrerai l'histoire de Chaperon, sur laquelle je fus très documenté, ayant fait pour un quotidien une enquête complète sur cette pauvre bête qui, à l'instar de Ashley Williams-A. O. Mara, ignorait toujours si elle était Chaperon ou Réséda, Réséda ou Chaperon.

Réséda était le fils d'un gagnant de Derby, Volodyovo-ki. Il avait été acheté en Angleterre et fut substitué au véritable Chaperon qui, acheté à Lyon par une bande noire, ne devait servir qu'à fournir ses papiers à un autre, en l'occurrence à Réséda.

Dès son arrivée à Paris, le brave Réséda était emmené dans une écurie étroite et malpropre, mal aérée. Quelques jours après, on l'attache derrière un sulky et on l'emmène promener. Au bois de Boulogne, on lui fait prendre deux galops. Un maquignon chronomètre, tandis qu'un autre le fait galoper. Mais un garde intervient, adresse des remontrances au cavalier et au chronométreur pour excès de vitesse. Les deux complices répondent grossièrement et repartent l'oreille basse, outrés de ne plus pouvoir considérer le Bois comme une piste d'entraînement. Il faut trouver mieux. Deux jours plus tard, à minuit, on selle ce brave Réséda et on l'emmène à Longchamp. Au moyen d'une fausse clef, le maquignon ouvre une grille, on entre sur la pelouse, on passe sur la piste. Un tour complet au galop et Réséda rentre à l'aube. Le lendemain, même cérémonie. Mais les gardes de la piste remarquent des pas. Le troisième jour, ils tendent des cordes en travers de la piste, Réséda arrive. Les gardes se préparent à l'arrêter ainsi que son cavalier, mais celui-ci le lance à fond de train sur les assaillants, les renverse et repart par une autre grille : ce qui prouve qu'il avait des fausses clefs de toutes les serrures. L'alerte était donnée.

La fraude ne tarderait pas à être découverte, ainsi que toutes les complicités.

Deux jours après ce dernier galop, on vient, armé d'un pinceau et d'un pot de teinture, modifier le physique naturel de Réséda. Le jour de la course est arrivé. On conduit Réséda, devenu Chaperon, a Maisons-Laffitte, on l'enferme dans son box et on ne l'en fait sortir que pour aller tout droit au départ. Il manque le départ, d'ailleurs, car à cheval truqué, jockey peu compétent. Il fait, cependant, une bonne course. De retour à son box, il trouve un agent qui l'enlève définitivement à ses anciens patrons : on le débarbouille, on lui retire son maquillage et Chaperon redevient Réséda.

Le Doping par injection

La liqueur excitante est insérée dans l'organisme du cheval par injection au moyen d'une seringue Pravaz.

Telle est la genèse du truquage des chevaux de course. Et il est rare que les maquillages ne soient pas vite constatés et punis. Il est très dangereux de chercher à truquer un cheval : l'opération exige un nombre considérable de complices, ce qui augmente les chances d'être découverts.

Les paris illicites. Il est naturel que le monde des courses, où s'établit un important mouvement d'argent, soit entouré d'aventuriers qui cherchent à réaliser des bénéfices faciles au moyen d'opérations illicites. La nouvelle réglementation des paris a écarté le danger le plus important, en supprimant une grande part de l'intérêt qui pouvait suggérer l'idée d'empêcher un concurrent d'arriver.

Mais nous devons quelques mots, en terminant, sur les fraudes commises jadis. Sans parler des gens qui vous proposent deux ou trois cents francs par mois pour leur téléphoner dans une ville éloignée le résultat de la première course aussitôt après l'arrivée, afin de pouvoir faire des paris et gagner ainsi à coup sûr, nous pouvons certifier que les résultats sont rarement truqués : une arrivée illicite nécessiterait la complicité d'un nombre considérable de personnes et sans conclure à l'honnêteté de toutes les individualités du turf, on est forcé de constater l'impossibilité dans laquelle elles se trouvent d'aider la chance d'une façon malhonnête.

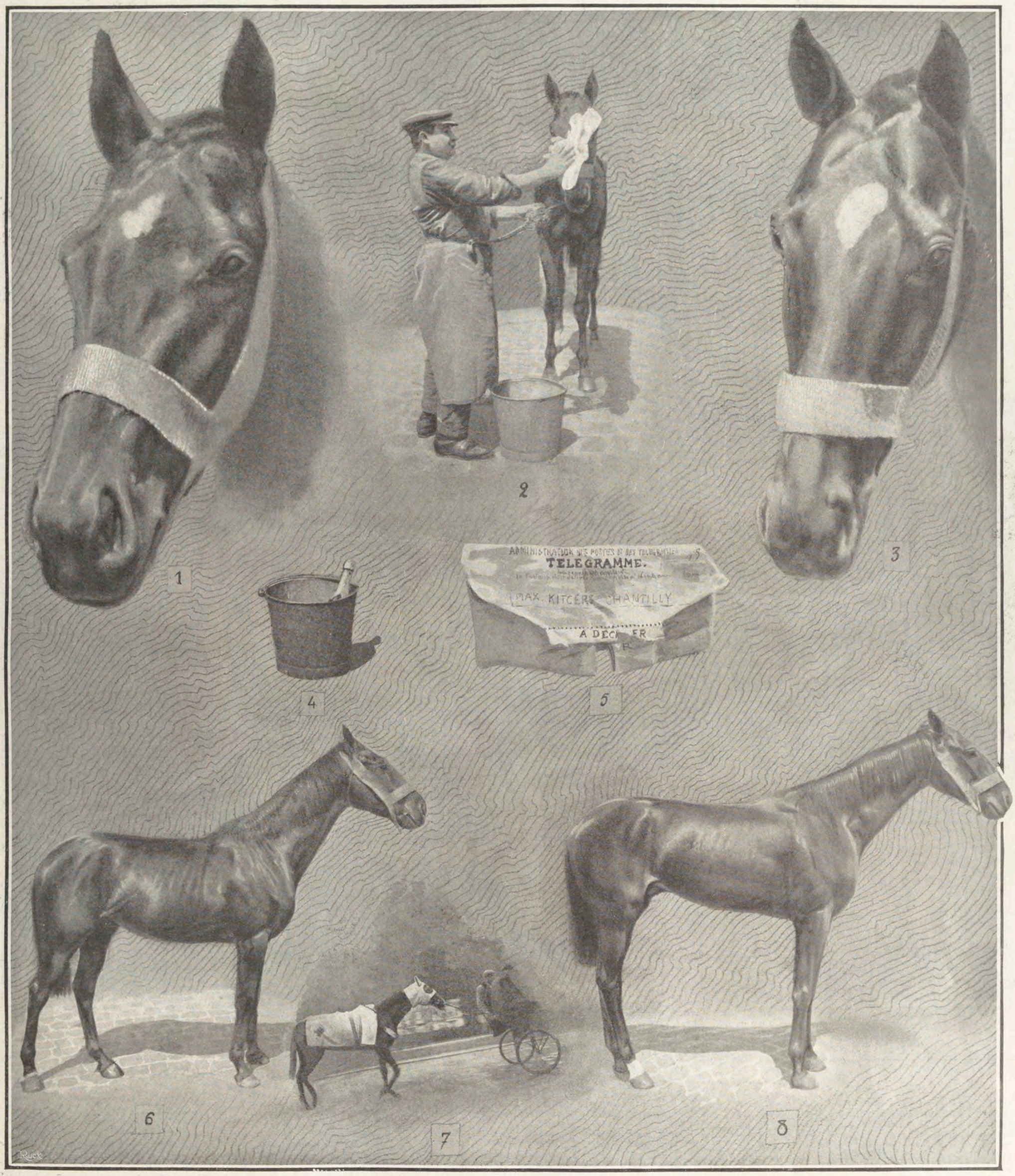
Jadis, des bookmakers, en s'aidant de la complicité d'un entraîneur, d'un jockey ou d'un garçon d'écurie s'arrangeaient pour faire perdre une course à un cheval favori contre lequel ils avaient parié de grosses sommes. Certains propriétaires, abominablement volés, eurent l'idée de combattre les bookmakers par leurs propres moyens en donnant des ordres à leur jockey. Celui-ci tirait le cheval trois, quatre, cinq fois de suite, puis gagnait un jour, faisant un coup formidable à une cote inespérée. C'est ce que fit Georges, prince de Galles, plus tard Georges IV avec son cheval Escape. Dans une course, Escape se faisait battre honteusement ; le lendemain il triomphait en se promenant. Le scandale fut énorme et Georges, prince de Galles, fut disqualifié et se retira du turf pendant cinq ans.

Mais les pénalités sévères, les exécutions exemplaires auxquelles il a été procédé par les diverses Sociétés, ont assaini le sport hippique et l'on peut dire que la grande majorité des turfistes est honnête.

JACQUES MORTANE.

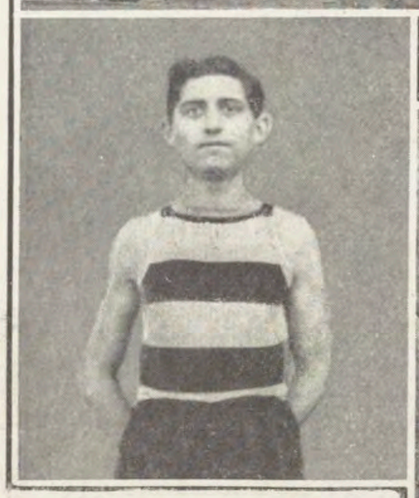
(1) Voir les nos 591 et snivants.

LES TRUCS EMPLOYÉS DANS L'HIPPISME



1. Le maquillage d'un cheval de course : le vrai Chaperon, qui fournit des papiers à Réséda. — 2. On lave la tête du faux Chaperon et on s'aperçoit que sa tache blanche change de forme. — 3. Le faux Chaperon : Réséda, qui passait pour Chaperon, grâce à une tache blanche maquillée. — 4. Le doping. — 5. Le télégramme qui porte le tuyau ou le pari. — 6. Chaperon n'était qu'un cheval de troisième ordre auquel des aigrefins substituèrent le fils d'un gagnant de Derby, Réséda. — 7. Le propriétaire de Réséda-Chaperon emmenait son cheval le matin s'entraîner sur la piste de Longchamp, mais la manœuvre fut vite connue. — 8. Il est certain que la ressemblance était grande entre Chaperon et Réséda, mais les commissaires des courses, grâce à leur surveillance incessante, surent découvrir cette manœuvre déloyale et empêcher les coupables de recommencer.

Le huit de l'Université de Cambridge s'entraînant en vue de son match avec l'équipe de l'Université d'Oxford.



Marceau Frémont, vainqueur du cross handicap du C. S. A.

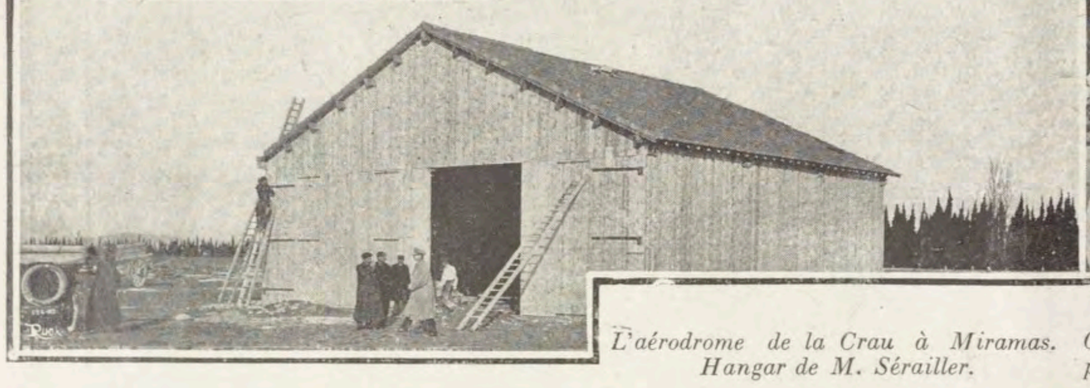
L'équipe première de rugby du Sporting-Club de Vaugirard qui arrive en tête du championnat de deuxième série. (Phot. Vulga)

L'aviateur Dawes, victime d'un accident à la Napoule.

L'affiche du meeting d'aviation de Nice qui sera donné du 10 au 25 avril.

Devant : J. Coffroth, derrière : Harvey et Dan Mac Ketrick, qui sont venus de Monte-Carlo à Paris en 15 h. 52 s.

Le monument de L. Théry, œuvre de M. Marc Robert.



L'aérodrome de la Crau à Miramas. Hangar de M. Sérailler.

Caravane automobile organisée par l'Auto pour ravitailler les malheureux sinistrés.

Principaux résultats sportifs du 24 au 30 janvier

ATHLÉTISME

MERCREDI 26 JANVIER. — Boxe. — Wagram Boxing Hall. — Jim Turner met Rampazzi knock-out au deuxième round; Warner bat Perroud aux points en 10 rounds.

VENDREDI 28 JANVIER. — A l'Élysée-Montmartre. — Cuny (52 kilos) et Williams (54 kilos) font match nul; Clément (56 kilos) bat Young Warner (54 kilos) aux points en 15 rounds.

DIMANCHE 30 JANVIER. — Chamonix. — Sports d'hiver: la Coupe du Président de la Républ que est gagnée par le bobsleigh « Jeanne-d'Arc »; capitaine de la Frégolière.

HIPPISME

MARDI 25 JANVIER. — Nice. — *Prix du Pont-Magnan* (steeple, 3.400 mètres. 5.000 francs. — 1. Gardavos, à M. Albert Leech (A Chapman). — 2. Héron. — 3. Rutland Arms — P. M. : gag. 10 fr. 50; pl. 8 fr. 50, 12 fr. 50.

Prix d'Espous-de-Paul (haies, handicap, 3.000 mètres, 10.000 francs). — 1. Cani Comba, à M. R. de Rothschild (A. Carter). — 2. Balincourt. — 3. Montavalle. — P. M. : gag. 17 fr. 50; pl. 10 francs, 10 fr. 50.

JEUDI 27 JANVIER. — Nice. — *Prix des Jasmins* (haies, handicap, 2 800 mètres, 4.000 francs). — 1. Bonnelles, à M. Ch. Brossette (A. Chapman). — 2. Mademoiselle Aminte. — 3. Grand Matin. — P. M.: gag. 25 fr. 50; pl. 10 fr. 50, 6 fr. 50

Prix de Monaco (steeple, handicap, 3 500 mètres, 15.000 francs). — 1. Chanoine, à Mme Ricotti (R Sauval). — 2. Eastman. — 3. Lucky Jap. — P. M. : gag. 24 fr. 50; pl., 7 fr. 50, 7 fr. 50, 8 fr. 50.

Prix des Anémones (haies, 3.500 mètres, 3 000 francs). — 1. Guernica II, au comte de Clermont-Tonnerre (Defeyer). — 2. Furie. — 3. Kings Pride. — P. M. : gag. 17 fr. 50; pl. 9 fr 50, 18 fr. 50.

DIMANCHE 30 JANVIER. — Pau. — *Prix des Drags* (steeple, handicap, gentlemen-riders; 3.300 mètres, 3.000 francs). — 1. Rouziers, à M. de Rivaud (M. Seignouret). — 2. Feu de Bengale. — 3. Owlet. — P. M. : gag., 14 fr. 50; pl. 7 fr. 50, 8 francs.

Prix du Cercle Anglais (haies, handicap, 3.000 mètres, 5.000 francs). — 1. Mademoiselle Marguerite, à M. J. Lieux (Defeyer). — 2. Roi du Médoc. — 3. Guindale. — P. M., gag. 14 francs; pl. 9 fr. 50, 9 francs; 15 fr 50.

Prix de la Société des Steeple-Chases (3.400 mètres, 4.600 francs). — 1. Francœur II, a M. L. Nounez (Denis). — 2. Rinmer. — 3. Ratafia. — P. M. : gag. 45 fr. 50.; pl. 12 fr. 50, 14 francs, 23 fr 50.

DIMANCHE 30 JANVIER. — Vincennes. — *Prix de Menneval* (trot attelé, 2.800 mètres, 4.000 francs). — 1. Gervaise à M. C. Rousseau (Tamberi). — 2. Gabes. — 3. Gambade — P. M. : gag. 13 fr. 50; pl. 6 francs, 6 francs.

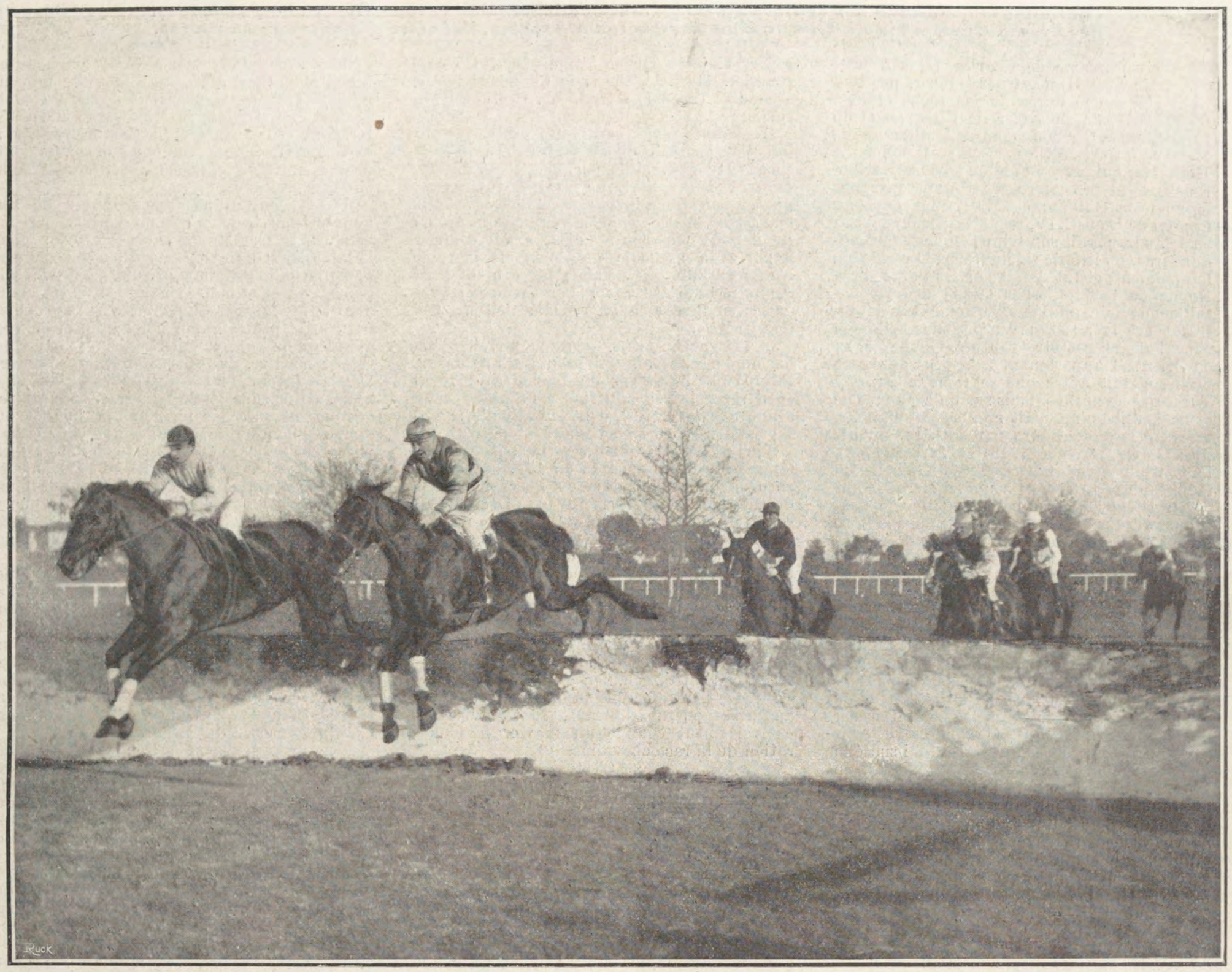
Prix du Biré (2.200 mètres, 4.000 francs, trot monté). — 1. Formose, à M. Cavey (Picard). — 2. Fleur de Serpolet. — 3 Fleur d'Epine. — P. M. : 36 francs; pl. 14 fr. 50; 9 francs.

SPORTS D'HIVER

Les lignes du P.-L-M. étant coupées par l'inondation, notre confrère l'*Auto* s'est vu dans la nécessité de supprimer sa *Semaine des Alpes* Par contre, la *Grande Semaine des Vosges* organisee par le Touring Club, du 21 au 19 février, est maintenue.

(Clichés et article de nos envoyés spéciaux.)

LA FIN DU MEETING DE NICE



Prix de Monaco (Steeple, handicap, 15.000 francs, 3.500 mètres.) Nice, 27 janvier.

Treize chevaux ont pris le départ. La victoire est revenue à Chanoine, à Mme Ricotti (R. Sauval), après une lutte émouvante avec Eastman et Lucky Jap. Le cheval de Mme Ricotti a mené le train jusqu'au bout, conservant sur le voteau une encolure sur Eastman.

Le meeting de Nice s'est terminé par une superbe journée — Les champs de chevaux étaient fournis, les épreuves disputées et cette série de courses remporta un réel succès — — — —

Le meeting de Nice s'est terminé le 27 janvier. Je me hâte de dire combien fut grand le succès de ses dix réunions. La température s'est rafraîchie au cours des dernières journées, mais le soleil brille du plus vif éclat. Notre égoïsme naturel nous fait apprécier l'agrément de notre villégiature, en songeant aux inondations et aux terribles fléaux que vous subissez à Paris.

Le remaniement des grands prix qui, de handicaps ont été convertis en épreuves à poids pour âge, a donné les résultats les plus satisfaisants. Le meeting de 1910 restera comme l'un des mieux réussis.

La dernière journée donna lieu à plusieurs épreuves des plus intéressantes et les arrivées furent fort disputées. Le clou de la réunion était le Prix de Monaco. Treize concurrents se sont présentés sous les ordres du starter : Eastman, Chanoine, Epine Vinette, Képi II, Lucky Jap étaient favoris. Après une lutte très émouvante avec Eastman et Lucky Jap, Chanoine a triomphé. Le cheval de Mme Ricotti avait mené le train d'un bout à l'autre du parcours; Eastman sautait mal et restait en expectative, ainsi que Képi II.

Prix des Jasmins (haies, 2.800 mètres, 4.000 francs.)

Dans la ligne droite, la lutte se dessinait entre Bonnelles et Mlle Aminte. Bonnelles, à M. Brossette (A. V. Chapman) l'emportait facilement.

En face, ces deux derniers commençaient à améliorer leur position. Dans le tournant de la mer, la partie se dessinait entre Chanoine, Lucky Jap, Epine Vinette et Képi II. Ces chevaux s'empoignaient lorsqu'on voyait surgir Eastman, énergiquement monté par Alec Carter, mais Chanoine, monté par René Sauval, tenait bon jusqu'au bout et résistait à l'assaut de tous ses adversaires, conservant sur le poteau une encolure sur Eastman. Lucky Jap était troisième à une demi-longueur devant Epine Vinette, quatrième à deux longueurs et demie, et Samsam cinquième.

Et nous n'avons plus qu'à quitter Nice en gardant l'excellent souvenir des belles journées que nous y avons passées.

Tandis qu'à Nice le temps, quoique frais, s'était maintenu au beau, Cannes n'a pas été favorisée par la température pour sa seconde journée. Néanmoins, les concurrents étaient assez nombreux et, malgré la pluie et le terrain lourd, cette réunion n'a pas manqué d'intérêt. Le Prix de la Ville de Cannes a été quelque peu animé : tous les concurrents, sauf Guitare, sont tombés. Samsam, Ludy et Rapidan ont été remontés et finirent le parcours loin les uns des autres.

STUART.

LA GENÈSE DES COURSES AU GALOP[1]

(Suite.)

Continuant l'historique des courses au galop, notre collaborateur raconte les victoires remportées par l'écurie de la reine Anne et les exploits du fameux Godolphin Arabian, l'ancêtre des chevaux de course.

Le successeur de Charles II, son frère Jacques II, n'eut pas le loisir, pendant la courte durée de son règne (1685 à 1688) de s'occuper de l'élevage et du turf. Chassé par son gendre, Guillaume de Nassau, prince d'Orange et stathouder de Hollande, qui, avec l'aide du célèbre Marlborough, se fit proclamer roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume III, il vint implorer l'appui de Louis XIV, reçut des secours, passa en Irlande, perdit son temps au siège de Londonderry, au lieu de rejoindre les Ecossais qui l'appelaient, et fut défait sur les bords de la Boyne en 1690. C'est à l'issue de cette bataille que le capitaine Byerley dut à la vitesse et à la résistance prodigieuses de son cheval de ne pas être capturé. Ce cheval, né en Orient et appartenant à la plus pure race arabe, n'était autre que le fameux Byerley Turk, qui ne parut jamais sur un hippodrome et ne saillit qu'un petit nombre de juments, mais eut la gloire d'être par ses descendants directs Jigg, Partner (1718) et Tartar (1743), l'ancêtre paternel du célèbre King Herod (1758), plus connu sous le nom d'Herod, l'une des trois souches auxquelles, comme je l'expliquerai plus tard, se rattachent dans la ligne mâle tous les chevaux de pur sang.

La prospérité des courses ne fit que s'accentuer sous le règne de Guillaume III. Ce prince s'y intéressait, en effet, particulièrement et faisait de fréquents séjours à Newmarket. Mais c'était, en réalité, moins en vue de poursuivre l'amélioration de l'élevage que pour se reposer des tourments de sa haine contre Louis XIV et des soucis d'un pouvoir mal établi, de son autorité si limitée qu'on avait accoutumé de l'appeler le stathouder d'Angleterre et le roi de Hollande.

La reine Anne, au contraire, qui lui succéda quand il mourut d'une chute de cheval, en 1702, envisagea toujours l'intérêt national de la production du pur sang et le but utilitaire des épreuves de vitesse et d'endurance. Elle ne voyait pas seulement, dans les réunions hippiques qui s'organisaient, l'occasion d'un agréable délassement ; en digne nièce de Charles II, si elle entretint une écurie de courses et si elle fit courir sous son propre nom, ce fut surtout pour encourager, par son exemple royal, la création de grands studs et de grandes maisons d'entraînement.

Victoire de reine. On a souvent raconté qu'elle gagna une course après sa mort. C'est inexact, la seule course à laquelle on puisse faire allusion s'étant courue à York, le vendredi 30 juillet 1714, troisième jour du meeting et la reine Anne étant morte le surlendemain, 1er août. Le compte rendu de cette épreuve est d'ailleurs ainsi relaté dans le *Racing Calendar*, qui publie les résultats du meeting d'York en 1714:

« Vendredi 30 juillet. — Plate de 40 livres pour chevaux âgés, 11 stones chaque; 4 miles heats ». Traduction moderne : 1.000 francs pour chevaux âgés. Poids : 69 kilog. 1/2. Distance : 3 épreuves de 6.400 mètres chacune.

Prirent part à la course : Star, cheval bai, à S. M. la reine Anne, — Merlin, cheval alezan, à lord Chamberlain, — Creeper, cheval alezan, à M. Cecil, — Harmless, hongre bai à M. Beurchier, — Squirell, cheval alezan à sir W. Blackett et trois autres chevaux qui furent distancés dès la première épreuve. Merlin était boiteux avant le départ. Il gagna néanmoins la première manche devant Creeper second, Harmless troisième, Star quatrième et Squirell, cinquième. La deuxième manche revint à Creeper battant Merlin second, Star troisième, Harmless quatrième et Squirell encore cinquième. La troisième manche enfin fut gagnée par Star, devant Creeper second, Merlin troisième, Harmless encore quatrième et Squirell toujours cinquième. Les résultats ayant donné trois vainqueurs différents, on dut, selon la coutume, leur faire courir une quatrième épreuve sur le même parcours pour les départager : Star, « Her Majesty Queen Anne's », fut classé premier, Merlin « the Lord Chamberlain's », second et Creeper, « Hon. Mr. Cecil's » troisième.

Le compte rendu continue : « Star fut par la suite appelé Jacob et devint père de Smiling Betty qui, saillie par The Derby Looby, donna le jour à Slut. Ce meeting fut remarquable par la nombreuse assistance *of nobility and gentry*. Au cours de la réunion du lundi » (le 2 août par conséquent), « un courrier apporta la nouvelle du décès de la reine Anne; aussitôt on délaissa les courses pour entendre le lord-maire et l'archevêque Dawes parler en faveur de la proclamation du Roi George Ier ».

Ce fut en effet ce souverain, arrière-petit-fils de Jacques Ier, qui monta sur le trône. Frappé par la valeur de Darley Arabian, il encouragea la reproduction à l'aide du sang arabe et convertit les prix d'argenterie qui subsistaient encore en bourses royales.

S'inspirant des mêmes principes, son fils George II qui lui succéda en 1727 augmenta encore, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, le nombre des prix royaux. Laissant les soucis du pouvoir à Robert Walpole, ce « père de la corruption » qui se vantait cyniquement de connaître le prix de chaque Anglais, puis en 1742 à lord Carteret, l'ennemi de la France, il fit importer d'Orient, à grands frais, plusieurs étalons du plus haut prix. Une phase nouvelle s'ouvre dans l'histoire du turf : le goût des épreuves hippiques, qui devait devenir une passion nationale pour les populations anglaises, commence à prendre un large essor. On peut dire que désormais les courses, au sens moderne du mot, sont envisagées exclusivement comme un moyen d'amélioration de la race chevaline.

Godolphin Arabian. C'est à cette époque que parut le fameux Godolphin Arabian, dont on n'a jamais su avec certitude s'il était barbe ou arabe.

Une tradition autorisée veut qu'il ait fait partie du lot de chevaux dont le bey de Tunis avait fait hommage à Louis XV, en 1731, à la suite d'un traité de commerce conclu en son nom par le vicomte de Manty. Quoi qu'il en soit, il traînait une vulgaire charrette de porteur d'eau quand il fut acheté à Paris 75 francs par un Anglais, M. Coke, à la fois frappé de la beauté de ses formes et apitoyé par son aspect famélique. Par quelle série de vicissitudes était-il passé avant de tomber si bas? Pour les uns, il aurait été volé en cours de route dans le trajet de Marseille à Versailles : cédé ainsi à vil prix, il aurait été astreint tout naturellement à un vil travail. Pour les autres, notamment pour Eugène Süe, après avoir attiré l'attention ou plutôt excité la curiosité du roi et de sa Cour, ces huit coursiers à l'allure brusque et impétueuse, à la physionomie sauvage, aux formes anguleuses et décharnées, et encore amaigris par les fatigues du voyage, furent d'abord reçus dans les écuries royales avec la plus grande insouciance et, ensuite, traités avec un extrême dédain. La cause de ce mépris provenait de l'estime en laquelle Louis XV tenait alors, pour la guerre et pour la chasse, des chevaux d'espèce anglaise, ordinairement élevés dans le comté de Suffolk, courts de reins, ramassés, bien doublés, très près de terre, et appelés en France courtauds. Le goût du roi faisant et imposant la mode, on conçoit l'indifférence railleuse dont ces nouveaux arrivants furent l'objet. On dut les reléguer dans les services subalternes de la maison royale; là, mal traités, mal soignés par des palefreniers inhabiles, l'énergie de leur sang se sera révoltée contre la souffrance; jugés difficiles, vicieux, indomptables on voulut s'en débarrasser et on les vendit au hasard.

Conduits en Angleterre par ce M. Coke, Godolphin Arabian fut vendu à M. Roggers Williams, propriétaire de la Taverne Saint-James, à Londres, qui chercha bientôt à s'en défaire à cause de son naturel fougueux et intraitable. C'est alors qu'il devint, moyennant 25 guinées, la propriété de lord Godolphin et qu'à travers le Middlesex, le Herthfordshire et les marais du Cambridgeshire il émigra d'une écurie londonienne sur les collines de Gog Magog, situé à quatre milles de la cité universitaire.

Il resta longtemps dans le haras de son nouveau maître avant que sa valeur fût connue. Il servait de boute-en-train pour l'étalon Hobgoblin; un jour, devant la jument Roxana qui, depuis plusieurs années, était amenée au Stud pour la monte, il entra dans une telle fureur qu'il renversa son palefrenier, se précipita sur Hobgoblin et le tua avant qu'on pût le maîtriser. A la suite de cette rencontre, que Rosa Bonheur a immortalisée dans une de ses plus belles toiles, Roxana, saillie sans désemparer par son farouche conquérant, mit bas un poulain auquel on donna le nom de Cade, qui signifie « délicat », parce que sa mère étant morte on dut l'élever au lait de vache. Ce Cade, né en 1734, n'eut, malgré ces difficultés, de débile que le nom, puisqu'il est notamment le père du fameux Matchem (1748), l'un des trois étalons anglais qui ont perpétué jusqu'à nos jours le sang précieux de leur ancêtre oriental.

Godolphin remplaça son rival disparu et ne tarda pas à acquérir cette renommée qui l'a fait considérer comme le type d'étalon le plus précieux qui ait vécu en Angleterre. Après Cade, après Lath il eut successivement, pour ne citer que les plus célèbres, Régulus (1739), qui n'a jamais été battu et qui est le grand père maternel d'Eclipse ; Gower Stallion (1740), Blank (1740), dont le petit-fils Paragon (1783) gagna le Saint-Léger.

A ce propos, il est même intéressant de noter qu'en dehors de la branche maîtresse de Matchem, on trouve encore parmi la descendance de Godolphin trois vainqueurs du Saint-Léger: Bourbon (1774), Tommy (1776), tous deux petits-fils de Cade et Paragon. C'est l'année de sa création que cette épreuve classique fut remportée par Bourbon.

En 1738, les trois premiers produits de Godolphin se trouvaient engagés au meeting de Newmarket: Lath, dans le prix des chevaux de cinq ans ; Cade, dans celui des chevaux de quatre ans; Régulus dans celui des chevaux de trois ans et tous les trois gagnèrent. On raconte que lord Godolphin, convaincu du mérite de ses chevaux et sûr de leur triomphe, avait fait conduire leur père sur le champ de courses pour qu'il assistât en grande pompe aux victoires de sa race.

Godolphin Arabian était bai-brun ; il avait environ quinze paumes de hauteur et se distinguait par son encolure élevée et courbée, peut-être même à l'excès. Une amitié intime s'était établie entre lui et un chat dont il ne pouvait se passer dans son box : ce chat était toujours sur son dos quand il mangeait et dormait, la nuit, couché aussi près de lui que possible. Quand l'illustre étalon mourut en 1753, le chat refusa de manger, languit une semaine et mourut à son tour.

Godolphin vécut trente ans et fut enterré dans un caveau voisin de son écurie sous une des vieilles arches couvertes de lierre de sa demeure seigneuriale. Il existe à la bibliothèque de Gog-Magog un portrait de lui et de son chat favori, fait par Stubbes, et c'est d'après cette peinture que l'opinion s'est arrêtée à la supposition qu'il était d'origine barbe. Cette reproduction fidèle permet de constater qu'il avait une dépression derrière les épaules et une convexité correspondante de l'épine dorsale vers les reins; sa physionomie était altière, sa tête admirablement placée, ses épaules amples et ses hanches largement étalées. On peut dire qu'il n'y a pas de cheval de course qui ne possède une goutte de son sang. Tant de gloire devait sortir des brancards d'un vulgaire tombereau !

(A suivre.) ISONOMY.

(1) Voir les N° 592 et suivants.

LES MÉMOIRES DE FITZSIMMONS (1)

Par ROBERT FITZSIMMONS
Ex-champion du monde des poids lourds et des poids moyens.

Robert Fitzsimmons après avoir raconté le combat avec Geo Gardner qui lui valut le titre de champion du monde des poids lourds-légers, il aborde ensuite le récit des combats aux poings nus qu'il livra avec horreur.

CHAPITRE IX

FITZSIMMONS RACONTE SES TROIS COMBATS AUX POINGS NUS ET L'HORREUR QUE LUI INSPIRA CE MODE DE COMBAT.

Lorsque je combattais comme amateur en Australie et en Nouvelle-Zélande, je ne m'entraînais jamais pour mes matches. Je quittais ma forge pour aller directement au lieu de la rencontre, car je craignais toujours que les ouvriers et les contremaîtres apprissent que j'occupais mes loisirs à boxer. Si le bruit s'était répandu, j'aurais pu grossir les rangs des sans-travail.

Je vous ai déjà raconté qu'au début de ma carrière, je pris part à un tournoi organisé par le fameux Jem Mace, en Australie. J'avais profité de cette occasion pour essayer mes forces dans un ring. Je battis tous les poids lourds qui m'étaient opposés.

L'année suivante, lorsque Jem Mace revint à Timaru, je remportais le championnat amateur de la Nouvelle-Zélande, en triomphant de cinq hommes dans la même soirée, parmi lesquels Herbert Slade, qui s'entraînait pour aller combattre John L. Sullivan, en Amérique. Je n'ai jamais oublié cette victoire.

Arthur Cooper était, à cette époque, considéré comme le boxeur le plus redoutable du pays. Bientôt une rencontre était décidée. Lorsque j'arrivai sur le ring et que je vis Cooper dans son coin, je m'aperçus que j'allais avoir affaire à un adversaire de mérite. Je dis à mes seconds :

— Je sens que je n'ai aucune chance de vaincre un pareil homme, mais je vais tâcher cependant de le battre le plus vite possible.

Dans la première reprise, Cooper commence par faire feintes sur feintes. Finalement, il tente un corps à corps. Moi, je sautillais, me contentant de tourner autour de lui pendant un demi-round et lui donnant un swing du droit à la mâchoire. Il chancela, mais ne tomba pas. Je renouvelai mon attaque et lui mis la bouche en sang. Ma main était encore sur sa figure lorsque le gong résonna. Les seconds l'emmenèrent dans son coin.

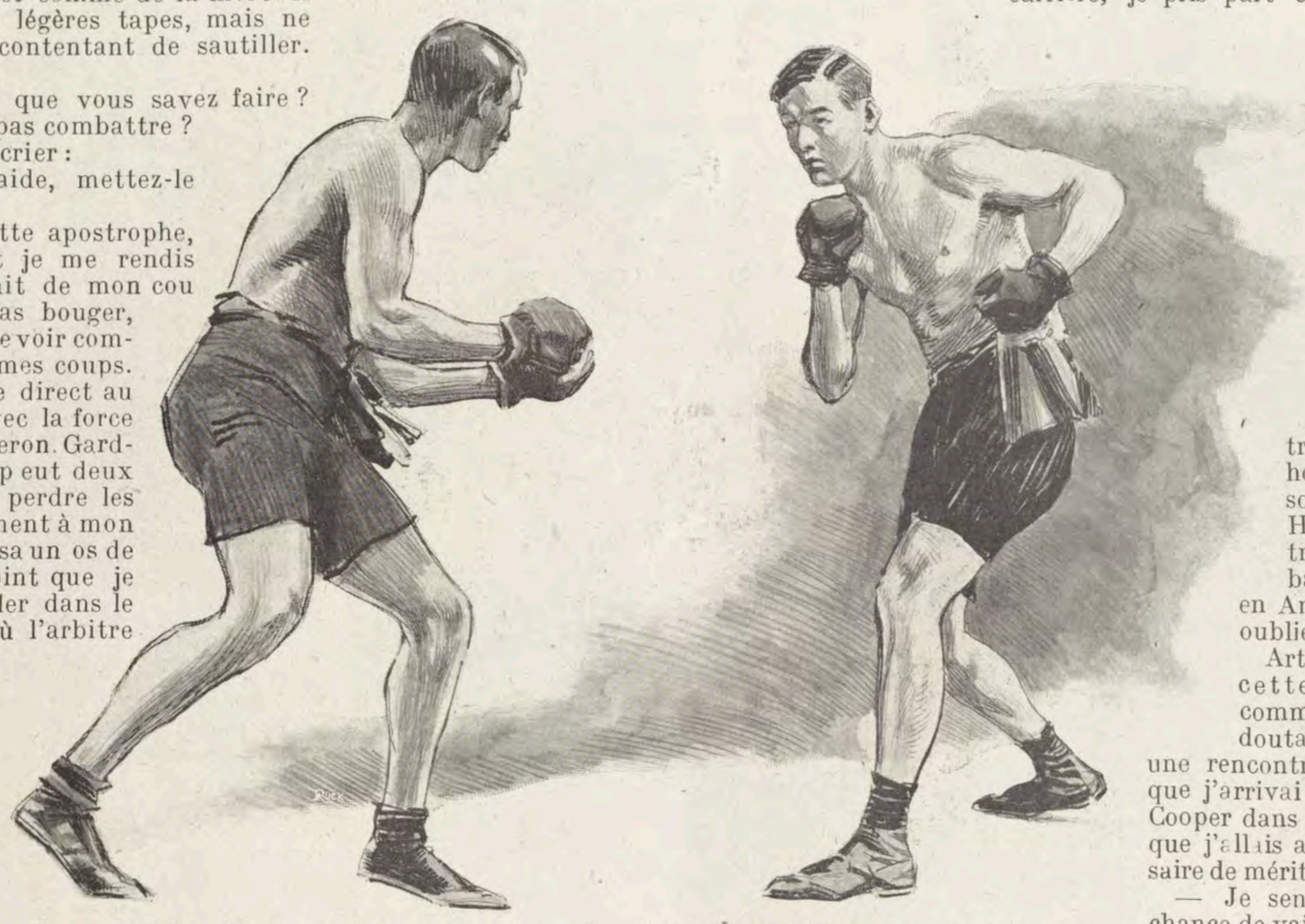
Il vint vite sur moi dès le début du second round et me lança un hook du gauche. Mais je réponds par une fusillade au corps et au cou. Il me donne un bon direct à l'œil gauche. Je recommence la punition au corps et au cou. Cooper gardait sa tête pour la protéger du mal. Cette reprise fut rondement menée. Et nous étions bien heureux au moment où le gong sonna.

Lorsque Cooper s'avança pour le troisième round, je lui dis :

— Ah! c'est maintenant, que je vais vous mettre knock-out.

Et le voilà qui se met à rire bruyamment. Ce rire lui coûta la victoire. Avant qu'il ait fermé la bouche, je lui donnai un doublé du gauche et du droit à la mâchoire. L'effet fut tel que le rire se termina en un sanglot. Cooper se tordait à terre, mais dans des convulsions douloureuses. La victoire m'était acquise.

Je rencontrai ensuite Jim Crawford. C'était un brillant in-fighter. J'eus à me plaindre de



Dans les dernières reprises, mon adversaire fit tout ce qu'il put, et je fus bien heureux lorsqu'arriva la fin du combat.

Pour commencer le premier round, je vais au centre du ring aux devants de Gardner qui s'approche en se couvrant la face. Je ne savais pas que je lui inspirais autant de terreur. Je feinte, fais un petit jeu de jambes et le prie de se découvrir un peu. Je le croyais vigoureux, mais il ne me semblait pas aussi fort qu'on voulait bien le prétendre. Je tire du gauche à la poitrine et lui lève le bras avec mon droit. L'assistance, voyant qu'il avait peur le huait abondamment.

Sur une feinte, je lui dis assez haut pour que les spectateurs entendent:

— Frappez-moi donc à la mâchoire !

Mais ses efforts étaient risibles. Il paraissait avoir peur de moi comme de la mort. Il risque une ou deux légères tapes, mais ne peut continuer, se contentant de sautiller. Je reprends :

— Est-ce tout ce que vous savez faire ? Vous ne savez donc pas combattre ?

Alors le public de crier :

— Allez, vieux raide, mettez-le dehors.

J'étais vexé de cette apostrophe, mais en réfléchissant je me rendis compte qu'il s'agissait de mon cou que je ne pouvais pas bouger, ce qui m'empêchait de voir comment je distribuais mes coups. Je porte un terrible direct au sommet de la tête avec la force d'un marteau de forgeron. Gardner s'écroule. Ce coup eut deux conséquences : il fit perdre les sens pendant un moment à mon antagoniste et me brisa un os de la main, à un tel point que je sentais ma main enfler dans le gant. Au moment où l'arbitre comptait « neuf », mon adversaire se relève. Je feinte et il se réfugie dans un corps à corps. L'arbitre nous sépare. Je rentre du gauche durement, mais le gong sauve Gardner d'une plus terrible punition.

Dans le second round, je continuai à feinter et à sauter, forçant Gardner à mener la danse à une ou deux reprises. Mais ses coups étaient légers, il n'avait aucune science dans son action. Je semblais m'amuser et cependant je ne pouvais l'abattre. Je continuai à faire des feintes et à sauter sur mes talons, car je ne pouvais m'appuyer sur les pieds tant la douleur était forte. D'un droit, je le touche à nouveau à la tête et l'envoie à terre. Mon coup avait été si vigoureux que je me brisais l'os du pouce. J'étais en bon état avec des pieds et des mains qui ne pouvaient me servir. Belle condition, ma foi, pour un boxeur !

Dans le troisième round, je porte un coup léger avec le gauche ; Gardner riposte par un swing au flanc. Puis corps à corps. Et jeu de jambes de part et d'autre. Ce fut un round bien tenu, à la grande joie du public, heureux d'en avoir pour son argent.

D'un swing du gauche, dès le début du quatrième round, j'envoie Gardner à terre. Il se relève, se réfugie dans un coin où nous nous distribuons force horions. Je lui donne un swing du droit, portant un coup splendide avec mon poing abîmé! La souffrance me fit presque crier et je fus incapable de me servir du gauche et du droit jusqu'à la fin de ce round.

Rien d'intéressant dans le cinquième round. Dans le sixième, nous nous amusons pendant la première demi-minute. Alors Gardner me donne un swing du gauche, je l'arrête et je subis une grêle de gauches et de droits que je pare sans effort. Il était subitement devenu un combattant plein de vaillance. Il me lance un terrible coup à la mâchoire, mais je riposte également au menton et il était à terre quand le gong résonna.

Au round suivant, Gardner se précipite. Je l'arrête et l'envoie de nouveau à terre. Il se relève aussitôt. La peur avait disparu complètement et il faisait preuve d'une belle valeur. Un clinch. On nous sépare. Il me touche à l'estomac. Je l'empoigne par la taille. Il se dégage. Mais chaque fois qu'il voulait me frapper, je clinchais, ne pouvant me servir ni de mes poings, ni de mes pieds.

D'un swing du gauche pourtant je l'atteins à la pointe du menton et l'abats à mes pieds. Il se relève et se réfugie dans un corps à corps, lorsque le timbre retentit.

Du huitième au vingtième round, je ne pus porter un coup, tant je souffrais ; mais chaque fois que Gardner voulait me toucher, je l'empoignais et l'éloignais de moi. Il visait surtout mon estomac, mais sans succès. Seuls quelques coups au flanc portèrent. Je me contentais de faire de l'in-fighting.

Dans les deux dernières reprises, mon adversaire fit tout ce qu'il put. Et je fus bien heureux lorsqu'arriva la fin du combat. S'il m'avait porté un bon coup à la poitrine j'aurais été knock-out. Le docteur m'avait en effet assuré que, vu mon état, le moindre coup à la poitrine me mettrait hors de combat.

Grâce aux sept knock-downs que je réussis dans les sept premiers rounds, grâce aussi à mon courage puisque j'avais continué à combattre malgré mes mains brisées, j'étais vainqueur sans contestation possible et j'obtenais ainsi le titre de champion du monde des poids lourds-légers.

Mais si je n'avais pas eu une pneumonie, un torticolis, les pieds endoloris et les mains brisées, je suis sûr que Gardner n'aurait pas tenu jusqu'à la fin du premier round. Avouez que, pour un combat, j'étais un peu handicapé.

(1) Voir les numéro 589 et suivants.

ces terribles coups dans le flanc et au visage. Il essaya de me faire saigner, mais sans succès. Sans cesse, il me martelait la mâchoire et le nez. Dans le troisième round, il était tellement occupé à me frapper qu'il se découvrit l'estomac. Je rentrai par un shift-punch et il tomba knock-out.

Avec Cooper et Crawford, j'avais combattu aux poings nus. Je fournis encore un combat

Voulez-vons que nous nous entendions...

dans les mêmes conditions : c'était avec Jack Murphy. Tels sont les trois matches aux poings nus fournis par moi. Après ma rencontre avec Jack Murphy, je décidai de ne plus boxer qu'avec des gants. Les punitions que j'infligeais étaient trop cruelles. Ce n'était plus du sport, mais de la boucherie. Je tins parole.

Lorsque je rencontrai Murphy, ni lui ni moi ne perdîmes de temps. On aurait dit que nous étions aussi pressés l'un que l'autre de nous en aller. Dans le premier round, nous échangeâmes un nombre sensiblement égal de coups. J'eus les honneurs du premier sang dès le second coup de poing, qui l'atteignit à l'œil droit, fendant la peau sur toute la longueur du sourcil. De cet instant à la fin du combat, Murphy était vraiment répugnant à regarder. Le sang coulait abondamment. Tout autre que lui se serait laissé tomber à terre plutôt que d'endurer ces souffrances ; au contraire, tel un sanglier, il se précipita sur moi avec le droit et le gauche, frappant à la face et au flanc. Heureusement, le gong retentit. On employa le repos à laver les horribles blessures du malheureux avec du coton.

Pendant le round, suivant j'eus pitié de mon courageux adversaire, dont j'admirais l'énergie surhumaine. Je sentais l'horreur d'une punition inutile. C'est à ce moment que je me jurai de ne plus jamais boxer aux poings nus. Je lui épargnais la face, sûr que si j'avais le désavantage, je pourrais toujours lui rouvrir la cicatrice que je lui avais faite à l'œil et le mettre ainsi hors de combat.

Je me contentai de le frapper au corps et quand Murphy retourna dans son coin, il me remercia de n'avoir pas voulu lui abîmer davantage la figure. Il me serra la main en me disant :

— Fitz, vous êtes un brave et loyal adversaire.

Au troisième roud, je reçus une fusillade de crosses et de hooks au corps et au visage. Je commençais à croire qu'il était impossible pour moi d'étendre à terre ce lion. Mes seconds s'imaginaient que je m'éloignais de Murphy par bonté d'âme. Ils me pressaient d'en finir et de le knockouter. Mais ce n'était pas aussi facile que pouvaient le penser les gens qui n'étaient pas à notre place.

Dans le quatrième round, je rossais d'importance mon adversaire. Je lui lance un shift-punch, me proposant de terminer le plus tôt possible. Mais vaincre le courage de cet homme, qui ne tenait plus debout que par des prodiges d'énergie, était au-dessus des forces humaines. Il se précipite sur moi avec le gauche, je le reçois avec le poing droit à la bouche, lui fendant les lèvres supérieure et inférieure. Mais les dents me coupèrent cruellement le poing. Le sang jaillit de part et d'autre. C'était un spectacle ignoble que ce sang qui nous empourprait de la tête aux pieds. Le ring en était couvert.

Dans le cinquième round, l'avantage était égal. Murphy me frappait à la bouche et à la figure. Je lui fends à nouveau la lèvre. Murphy était « groggy » dans le sixième round. Il flottait. Je lui conseille d'abandonner.

— Non, répond-il, je ne suis pas encore fini.

Je ne le frappais plus qu'à la tête. Il ne respirait plus. C'était un spectacle navrant que de voir ce pauvre garçon avalant son propre sang qui l'étouffait peu à peu.

Dans le septième round, je ne cherchai plus qu'à donner des coups pouvant provoquer le knock-out, car je ne voulais pas prolonger les souffrances de Murphy. Je délivre enfin le coup fatal du huitième round.

Murphy était un courageux et brillant combattant et peu d'hommes qui sont montés sur le ring peuvent se vanter d'avoir possédé une énergie semblable.

Je fournis encore un combat avec Dick Sandall, le champion amateur de Nouvelle-Zélande. Avant le combat, Sandall vint me trouver dans le vestiaire :

— Je ne suis pas en bonne condition, Fitz. Je suis en train de faire une tournée d'exhibition et il est difficile de s'entraîner. M. Larry Foley veut que nous fassions quatre rounds. Voulez-vous que nous nous entendions pour faire trois reprises égales ? Quand à la dernière, nous ferons du jeu sérieux. Le meilleur gagnera.

— Entendu, camarade, répondis-je.

— Vous savez, reprit-il en s'en allant, c'est seulement un match amical.

Nous allons au combat. Dès le premier round, je donne un léger coup à gauche. Il me répond du droit à la pointe de l'estomac. Voilà ce que Dick Sandall appelait « ne pas se faire de mal » pendant les trois premiers rounds. Je défaille sous la brusquerie du coup auquel je ne m'attendais pas et qui me fit souffrir. Puis il rentre aussitôt du droit et du gauche, me chassant autour du ring. Je cherchais seulement à lever ses bras et à parer. J'étais aussi malade que je pouvais l'être, lorsque la cloche retentit.

Dans le second round, je me précipite sur lui. J'étais encore défaillant, mais je voulais me venger de la déloyauté de mon adversaire. Je revenais peu à peu à moi et, dans la troisième reprise, je lui livre une terrible chasse. Je parvenais à le mettre presque hors de combat avant la fin du round. Enfin, lorsque le signal résonne pour le quatrième, je m'avance au milieu du ring et j'attends, mais Sandall déclare abandonner. Il ne voulait pas recevoir la suite de la correction du troisième round.

A quelque temps de là, j'eus un match avec Bill Slavin, frère de Paddy Slavin. Le combat était organisé au bénéfice de Peter Jackson.

Le premier coup que je portais, un direct à la mâchoire, envoyait Bill Slavin à terre, knock out. Alors, Peter Jackson vint à moi et me dit :

— Pour l'amour de Dieu, Fitz, laissez-le vivre pendant quelques rounds. Je n'ai pas d'autre match à présenter au public ; et si le combat se termine aussi vite, les spectateurs trouveront qu'ils n'en ont pas pour leur argent. Aussi, soyez assez gentil de continuer la rencontre.

J'acceptai.

Peter Jackson se dirigea vers Slavin, le releva et le poussa vers moi. Le match reprit. Après chaque round, Jackson venait à moi et me disait :

— Laissez-le vivre encore, Fitz, laissez-le vivre.

Dans le troisième round, je porte un uppercut du gauche. Le coup frappe avec fracas à l'œil droit, fendant l'arcade sourcilière. Jusqu'au sixième round je sautille, lançant des petits coups, abîmant chaque fois un peu plus l'œil de mon adversaire. Mes mains abîmées se boursouflaient et enflaient à vue d'œil.

— Je veux en finir dans ce round, dis-je à mes seconds, en regagnant mon coin. Mes mains sont dans un triste état et si cela continue, je ne pourrai pas tenir le marteau à la forge demain. Si je ne mets pas Slavin knock-out, j'abandonnerai.

Paddy Gorman, un de mes seconds, me répond :

— Ne vous arrêtez pas, Fitz. Et si vous ne pouvez vous servir de vos mains, frappez-le avec vos poignets.

C'est ce que je fis. Du droit, du gauche, je rentre et force mon adversaire, abruti, à abandonner. Il vint ensuite me donner une poignée de mains, mais je dus lui faire serrer mon poignet, tant mes mains me faisaient souffrir.

(A suivre.) ROBERT FITZSIMMONS.

(Traduction et adaptation par Jacques Mortane.)

Imprimerie de *la Vie au Grand Air* Paris. — H.-L. MOTTI. *Le Gérant :* CAMILLE LECESTRE